This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

5 vol 11
4-

Lady Frederick Beauclerk

291 a 9

291 a

NOUVEAUX

TABLEAUX

DE

FAMILLE.

NOUVEAUX TABLEAUX

DE

FAMILLE,

OU LA VIE

D'UN PAUVRE MINISTRE DE VILLAGE ALLEMAND, ET SES ENFANS.

Traduit de l'Allemand d'AUGUSTE LA FONTAINE, par Madame ISABELLE DE MONTOLIEU, Auteur de Caroline de Lichtfield, et de la Traduction de Charles Engelman.

TOME I.

L'érudition passera, s'augmentera; l'esprit humain peut se perfectionner; le goût peut changer; mais tant qu'il y aura des cœurs bons et sensibles, ils seront émus en lisant mon ouvrage; il y aura toujours des pères, des enfans, des époux, et comme j'écris leurs sentimens avec toute mon âme, je suis sûr de trouver des lecteurs.

Nouveaux Tableaux de Famille, T. I. p. 185.

Réimprimé à Londres, par Cox, Fils, et Baylis, Great Queen Street,

Pour M. PELTIER, No. 14, Piccadilly West, se trouve chez tous les Libraires Marchands de Nouveautés.

1803.

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

NOUVEAUX

TABLEAUX

DE

FAMILLE.

INTRODUCTION.

Je viens d'accomplir ma soixantième année, et je vais commencer mon premier ouvrage. C'est débuter bien tard dans le métier d'auteur ; passe encore si c'était un long et nouveau commentaire sur les classiques, ou bien une recherche sur l'ancienne

Géographie, ou une savante dissertation sur la nature de l'homme et la dépravation des mœurs. J'y ai souvent pensé; j'ai même composé en idée non-seulement ces quatre ouvrages, mais une foule d'autres du même genre, qui conviendraient mieux sans doute à mon âge et à mon état, que celui que je vais entreprendre; mais je me sens entraîné, et si je balançais encore comme je l'ai fait depuis quelques mois, il y a apparence que je n'écrirais point du tout. Je vais donc continuer pour mon plaisir, si ce n'est pas pour celui de mes lecteurs. Je me sens même le courage de braver la critique, et de m'embarrasser fort peu de tout ce qu'on pourra dire, pourvu que je satisfasse une fois ma fantaisie. Dès ma

plus tendre jeunesse, j'ai eu le plus profond respect pour les auteurs, et la passion de le devenir un jour, et je vais dire ce qui me l'a donnée.

Mon père était pasteur d'une église de village dans les environs de Magdebourg : c'était un homme ferme, courageux et sincère ; dans ses sermons, il ne ménageait pas plus le Seigneur du village et son intendant, que les plus simples paysans, et leur disait la vérité aux uns et aux autres. L'austérité de ses mœurs, sa droiture, son extérieur grave et sérieux en imposaient tellement, qu'il était respecté de tous ses paroissiens, et que moi son fils unique, je le regardais comme l'être le plus sublime, à qui j'osais

à peine adresser la parole, et que je croyais au-dessus de tout.

Il reçut un jour une lettre d'un de nos parens qui habitait Magdebourg ; il vint la lire à ma mère auprès de qui j'étais : et je fus frappé de l'air d'orgueil et de satisfaction répandu sur sa grave physionomie. Son cousin l'invitait à un jour fixé, pour dîner chez lui avec Gellert. Il répéta plusieurs fois après avoir lu : Je verrai donc Gellert ! Et il ajouta, avec une vivacité que je ne lui avais jamais vue, j'y veux mener mon fils, pour qu'il puisse dire un jour qu'il a vu Gellert. Il fut ensuite se promener dans le village, et dit au receveur, au magister, avec un air d'importance : je verrai Gellert ; comme si de voir ce Gellert ajoutait à sa considération.

On s'occupa beaucoup chez nous, des préparatifs de ce voyage : le jour désigné arriva ; je montai, avec mon père, dans la voiture ; à chaque village sur la route, il faisait arrêter un moment, descendait chez le ministre ; le premier mot qu'il disait était : mon cher ami, je vais dîner avec Gellert, et toujours on lui répondait : que vous êtes heureux ! et que je voudrais avoir le même bonheur ! Assis dans le carosse, à côté de mon père, qui ne me disait mot, et à qui je n'osais parler, je ne cessais de penser ce que pouvait être ce Gellert dont on faisait tant de cas. Jamais je n'eus l'idée des Fables que j'apprenais tous les jours ; à force de les répéter, elles m'étaient si familières, qu'il ne me paraissait pas beaucoup

plus difficile de les faire que de les apprendre,

Enfin nous arrivâmes chez notre cousin : tout y était en l'air pour la réception de Gellert. Notre parent, à l'ordinaire tout simple, tout rond, tout uni, était, ce jour-là, gonflé d'orgueil ; il parlait lentement, en ayant l'air de composer ses phrases ; il se promenait dans son salon comme sur un théâtre ; où, se tenant bien droit, et rangeant les chaises. — Voilà, disait-il, où je placerai Gellert, pour que tous mes convives puissent le voir et l'entendre. Et ces convives n'étaient point, comme à l'ordinaire, des amis intimes, ou des parens ; c'était tout ce qu'il y avait de plus considérable à Magdebourg ; il s'y trouvait même deux doyens, ou premiers

dignitaires de l'église, ce qui était pour moi le *non plus ultrà* des dignités de ce monde, parce que mon père les honorait comme ses supérieurs. Une jeune et jolie demoiselle de l'assemblée préparait une guirlande des plus belles fleurs, qu'elle destinait à Gellert. Dès qu'on entendait marcher dans l'anti-chambre, chacun disait: est-ce lui? Pour moi, je me glissai au bas du salon, tout près de la porte, pour le voir un des premiers; mon cœur battait comme dans l'attente d'un événement extraordinaire; je croyais qu'il serait annoncé par des tambours et des trompettes, ou que c'était un Géant qui toucherait au plafond, ou bien qu'il aurait un habit tout d'or, avec des étoiles de diamans, et des ordres comme un grand sei-

gneur, avec des pages tout autour de lui. Enfin, on l'annonce; tout le monde se lève: moi, je me hausse sur la pointe des pieds, j'ouvre de grands yeux, et je vois entrer un homme maigre et fluet, en simple habit gris, avec la contenance la plus modeste. Cependant tous les regards étaient attachés sur lui, tous les visages exprimaient le bonheur que causait sa présence, et s'il adressait la parole à quelqu'un, cette personne avait l'air très-fière. La jeune Demoiselle vint lui présenter la guirlande; elle l'accompagna d'un beau compliment prononcé avec timidité. Tous les hommes l'entouraient; quand il parlait, on aurait entendu voler une mouche. Même les Doyens du directoire; même mon père, si fier

avec le Seigneur du village, écoutait humblement comme les autres, sans oser ouvrir la bouche. Je n'y pus plus tenir ; et prenant par la main ma Cousine qui m'aimait beaucoup, je la menai dans une autre chambre, et je lui demandai ce que c'était que ce monsieur. Eh ! mais, mon petit ami, me répondit-elle, c'est Gellert. — Et qui est ce Gellert ? pourquoi lui fait-on tant d'honneurs ? — Ne le sais-tu pas, mon ami ? c'est parce qu'il a fait des livres que tout le monde lit et admire ; toi-même, n'as-tu pas lu les Fables de Gellert ?—Mon dieu oui, je les sais par cœur. — Eh bien ! c'est lui qui les a composées ; ah ! c'est un bien grand génie que ce Gellert ; rentrons vîte pour l'écouter.

L'impression de cette journée ne s'est jamais effacée ; depuis ce moment il m'a paru que le comble des honneurs et de la gloire, ici bas, était de savoir faire un livre ; c'était le terme de mon ambition et de mes espérances ; tous mes projets pour l'avenir n'avaient que ce but, et, jusqu'à présent, je n'ai pu l'obtenir. Me voici parvenu à ma soixantième année, sans avoir encore rien fait imprimer, et n'ayant cessé cependant de composer en idée une foule de beaux écrits. Dès que je lisais dans quelques journaux, que tel ou tel ouvrage manquait à notre littérature, je courais dans mon cabinet, je préparais un gros cahier de papier blanc, j'écrivais au-dessus en gros caractères, le titre de l'ouvrage que l'on désirait ; puis je

tournais les feuillets blancs avec complaisance, m'imaginant déjà les voir couverts de mes pensées, et me représentant le bel effet que cela ferait étant imprimé. Quand je parcourais, toutes les années, les nombreux Catalogues des Libraires de la foire de Leipsic, je disais comme Alexandre des conquêtes de son père : Ils ne me laisseront rien à faire. Et cependant je n'ai rien fait, toujours hésitant par lequel de mes cahiers je commencerais, et ne pouvant me décider : toujours partagé entre le désir de la célébrité et la crainte de ne pas l'obtenir. Les jours, les mois, les années se sont écoulés, et s'écouleraient encore de même, si ma Femme ne venait de me donner un coup d'é-

peron, qui, cette fois, ne restera pas sant effet.

Un de nos amis, que plusieurs circonstances malheureuses avaient ruiné, déplorait avec nous sa triste destinée, et se plaignait d'avoir perdu tout ce qu'il avait amassé pour sa vieillesse.

C'est là le sort de tous les hommes, lui dit ma bonne Femme, avec intérêt. Projets, espérances qui s'en vont en fumée, voilà la vie.

Oh ! non, reprit-il, cela n'arrive pas à tous les hommes, et je suis le plus infortuné de tous. — Je vous assure, reprit-elle encore, que vous n'êtes pas le seul : il y a trente-six ans que mon mari me parle d'un livre qu'il veut faire ; c'est ce qu'il désire le plus au monde, et ce désir ne sera jamais

accompli; ce livre ne se fera pas.

Ce mot de ma Femme me frappa; jamais elle ne m'avait rien dit de semblable; seulement elle souriait quand je lui lisais le titre d'un ouvrage, et que je lui disais je veux le faire; mais cette fois, sa prédiction était si positive, qu'elle me piqua d'honneur, et que je résolus de la faire manquer. Je m'enfermai dans mon cabinet, bien décidé à n'en pas sortir sans avoir commencé un grand ouvrage: je passai en revue tous mes cahiers avec leurs titres, et mon indécision recommença. Je me fixai enfin sur une des quatre dissertations savantes dont j'ai parlé au commencement; mais il se passa encore quelques mois avant que j'eus fait le choix de celle que je voulais traiter la

première. Enfin, je fus décidé par une bagatelle qui me les fit abandonner toutes les quatre, et donner au Public un ouvrage d'un genre bien différent. Au lieu d'un pesant commentaire, ou d'une dissertation théologique, il aura un ouvrage en mosaïque, fait, en partie, depuis bien des années. Ma petite fille Charlotte, enfant de quatorze ans, vient de m'y décider; et je vais dire comment.

Mon profond respect pour le métier d'auteur, s'étendait jusqu'au papier blanc. J'avais toujours dans l'esprit les belles pensées dont je pourrais le couvrir; et je ne pouvais supporter que ma Femme l'employât, soit dans le ménage, soit à faire des paquets. Dans les premières années de mon mariage,

nous allions, deux fois par an, faire un petit voyage à la ville ; jamais nous n'avions de dispute qu'à ces deux époques, et toujours au sujet du papier blanc. Je faisais venir des rames de maculatures, et je la conjurais de s'en servir ; mais je ne pouvais l'obtenir : ma bonne Femme, si douce, si complaisante sur tout autre point, était incorrigible sur celui-là. Elle avait un frère fabricant de papier ; il nous fournissait du papier blanc autant que nous en voulions, et elle trouvait, avec quelque apparence de raison, qu'il y avait plus d'économie à se servir du papier blanc qu'on nous donnait, que des maculatures que j'achetais ; mais moi, qui pensais toujours à la foule de compositions que j'avais en tête, je

croyais à peine que la fabrique de mon beau-frère pût y suffire, et je voulais en faire une provision d'avance. C'était donc un vrai chagrin pour moi, de voir ces belles feuilles, qui devaient être les dépositaires de mes pensées, découpées en rond sous un pâté, ou chiffonnées pour des paquets. Lorsque tous nos enfans furent dispersés, les voyages, et par conséquent les occasions de dépenser du papier, devinrent plus fréquentes. Je vis avec plaisir, dans les Catalogues de la Foire, qui devenaient toujours plus volumineux, que je ne manquerais pas de maculatures ; et, pour engager ma Femme à s'en servir, j'en fis une espèce de système ingénieux de rapports avec les objets qu'ils devaient envelopper.

Vois, lui disais-je, si tu n'auras pas du plaisir à mettre ta poudre pour conserver les dents, dans cet ouvrage de Médecine. Tes fausses boucles, ton faux chignon, dans cette Nouvelle Philosophie; tes ciseaux, tes couteaux, ton caniff dans cette Histoire de la Révolution Française. Ces grandes pages d'un Traité Métaphysique te serviront à plier ton ouvrage de tapisserie, où, sur un canevas bien clair, tu brodes avec des couleurs tranchantes, un dessin bizarre, où l'on ne comprend rien. Voilà des Romans pour tes évantails, pour tes rubans, pour tous les chiffons à la mode, qui ne durent qu'un jour: tu pourras varier les couleurs suivant le genre, depuis le ruban noir, au couleur de rose tendre.

Et voilà des feuillets de Journaux, pour toutes les petites choses qu'on oublie. Je lui lisais des passages de toutes ces feuilles pour lui faire sentir les rapports; elle m'écoutait et prenait son papier blanc, en me disant: ce serait bien dommage de chiffonner ce qui est déjà imprimé. Il ne me resta donc d'autre moyen que de le resserrer avec le plus grand soin, en attendant toujours le moment de l'employer à son véritable usage. Quelques mois avant le soixantième anniversaire de mon jour de naissance, je m'apperçus que, tous les trois jours, il me manquait une feuille de papier de poste; puis, ce fut une tous les jours, et enfin souvent deux par jour. Cela devenait sérieux; qui pouvais-je accuser de ce vol? De-

puis long-temps ma Femme était sédentaire, et ne se servait alors de papier blanc, que pour écrire ses comptes de linge et de ménage, et je le lui livrais à mesure. Il n'entrait dans ma chambre qu'elle, notre vieille servante, et ma petite fille Lolotte; à force de voir mon respect pour le papier blanc, la vieille servante en était venue elle-même à le respecter au point de m'en rapporter les plus petits morceaux. Et qu'est-ce que ma petite fille Lolotte aurait fait de papier blanc? J'avais obtenu qu'elle se servît de maculatures pour envelopper sa poupée et ses joujoux; et cependant Lolotte était la seule coupable. Un matin j'avais compté les feuilles que je laissais exprès sur mon pupitre, il n'entra qu'elle,

et il en manquait une. Le soir, il en manquait une encore ; je la veillai, et je la pris sur le fait comme elle sortait de ma chambre, tenant à la main une belle feuille de papier de poste. Ah ! ah ! lui dis-je en saisissant cette petite main, je t'y attrappe donc, et c'est toi qui me voles mon papier ; et je te prie, Lolotte, qu'est-ce que tu fais de tout ce papier ? Quatre mains depuis trois mois ! à quoi est-il possible que tu l'emploies ? dis donc, Lolotte ; et, contre mon ordinaire j'avais l'air assez fâché.

La petite, toute interdite, voulut s'excuser ; elle me dit des choses si singulières, que je ne pus les croire, et qu'elles excitèrent encore plus ma colère.

« Tu veux donc, lui dis-je, joindre

le mensonge au vol? allons, Lolotte, dis-moi la vérité. Que fais-tu de tout ce papier? Si du moins c'étoit pour écrire, je te le pardonnerais.

Eh bien! cher grand papa, pardonnez-le-moi donc, car en vérité, c'est bien pour écrire.

Ecrire? dis-je en souriant; et qu'écris-tu, Lolotte? est-ce le compte du linge de ta poupée? Dans ce moment, j'apperçus que les doigts de la petite main que je tenais encore, étaient tachés d'encre. — Oui, lui dis-je en la laissant aller, et lui frappant doucement la joue, je vois en effet que tu écris; mais, chère petite, qu'est-ce que tu peux avoir écrit sur quatre mains de papier? On ferait un livre là-dedans.

Mon air caressant lui donna du

courage. Grand-papa, dit-elle en souriant avec ses grâces enfantines, j'écris un journal.

Un Journal ! et quel Journal, je t'en prie ?

Le mien, grand-papa.

Ton Journal, Lolotte ? . . . . Et je ne pouvais m'empêcher de rire du petit air d'importance avec lequel cet enfant parlait de son Journal.

Et dis-moi donc, Lolotte, qu'est-ce qui t'arrive de si important pour que tu puisse trouver de quoi faire un Journal ?

Ah ! grand-papa, il arrive bien des choses dans la vie.—Ah ! sans doute, Lolotte ; une vie de quatorze ans est déjà si remplie d'événemens intéressans ! Sais-tu bien que quatre mains de papier blanc

valent plus que tout ce qui t'est arrivé.—Ah ! voilà comme on dit toujours de ce qui ne nous regarde pas ; chacun sait la valeur de ce qui l'intéresse.

Oui, tu as raison. Mais allons vîte, montre moi ce Journal.—La petite rougit, s'en défendit avec le ton et toutes les manières d'une grande fille ; m'assura qu'il ne valait pas la peine d'être lu ; me conjura, sur-tout, de n'en pas parler à sa grand'mère, et m'échappa. Comme, dans le fond, j'étais bien aise de voir à cet enfant le goût de la composition, je lui donnai quelques feuilles de papier plus grossier pour continuer son Journal, et je la laissai aller.

Ce n'est pas que je n'eusse assez de curiosité de voir le Journal de

Lolotte ; et comme, à quatorze ans, on n'est ni bien prudente, ni bien soigneuse, il me fut aisé de le trouver. Je le lus ; et, à ma grande surprise, je vis que Lolotte, à quatorze ans, avait déjà une inclination bien établie avec un de mes petits fils son cousin, qui, comme moi, s'appelait Charles. Ce Journal n'était que l'histoire de son cœur, et de cette passion exprimée avec un feu et une éloquence fort au-dessus de son âge..... C'était des larmes, des soupirs, des insomnies, des justifications, des jalousies, de la constance éternelle, etc. etc. etc. enfin de tout ce qui entre dans une affaire de cœur.... Je n'en pouvais revenir, et j'étais partagé entre le chagrin, la colère que me faisait éprouver cette découverte, l'intérêt

l'intérêt que ces enfans m'inspiraient, et même l'émotion involontaire que me donnait la chaleur du style de Lolotte. Qu'est-ce que tout ceci deviendra ? dis-je en posant le papier. . . . . J'appelai tout de suite la petite, et je lui dis avec fermeté, et d'un ton tres-sévère : Lolotte, j'ai lu votre Journal.

Bon Dieu ! vous l'avez lu ? me dit-elle avec un étonnement mêlé de confusion. Et puis, reprenant sa gaieté ordinaire, elle vint m'embrasser, et me dit d'un ton caressant, en me mettant le doigt sur la bouche : cher grand papa ! je vous en prie, ne me trahissez pas, n'en dites rien à ma grand'mère ; vous savez bien comme elle. . . . .

Comment, n'en rien dire ! Mais, Lolotte, à quoi, pensez-vous avec

fant votre amour? un en comme vous ne devrait songer qu'à jouer avec sa poupée. Elle rougit encore, mais cette fois c'était de dépit. — Toujours ma poupée, dit-elle d'un ton fâché; il y a des siècles que j'ai laissé là ma poupée. Vous oubliez, cher grand-papa, que je ne suis plus un enfant; j'ai quatorze ans passés, et mon Charles en a dix-sept; c'est un honnête homme, mon Charles, il ne me trompera pas: si seulement je n'étais pas à présent si malheureuse!..... Puisque vous savez déjà tout, bon grand-papa, il faut que je vous avoue mon chagrin. Charles me croit infidelle.... Alors, elle fondit en larmes, et sanglotait à en étouffer. — Oh! ceci par exemple, est un peu trop fort! tu n'as que quatorze ans, et l'on te croit infidelle?

Et je vous avoue, cher grand-papa, continua-t-elle en baissant les yeux, que je ne suis pas tout-à-fait innocente.....

Pas tout-à-fait innocente, Lolotte! et à quatorze ans!

Oh! ce n'est pas que je n'aime toujours mieux Charles. Grand-papa, vous qui êtes si bon, n'est-ce pas, vous ferez notre réconciliation?

Votre réconciliation, Lolotte!.... J'éprouvais sur tout cela, un mélange de sentimens confus et indéfinissables; l'idée d'être le confident de ces petits amoureux, moi leur grand-père! un grave Ministre! mêlait à mon chagrin et à ma colère quelque chose de plaisant, qui me forçait à sourire, en même-temps que j'avais l'air très-fâché; je ne savais si je devais traiter cette affaire comme un enfan-

tillage, ou comme quelque chose de sérieux. Quand j'entendais les propos de Lolotte, j'étais en colère ; quand j'écoutais ses pleurs et ses sanglots, j'étais touché ; et quand je regardais son petit visage enfantin, j'avais envie de rire. Il résultait de ces sensations différentes que sa confidence m'embarrassait véritablement.

Je me décidai cependant à lui parler sérieusement sur cette petite intrigue, et à lui faire sentir son tort. Elle m'opposa une foule de raisons, et me parla de son cœur, qui avait en effet quelques années de plus que sa tête.

Plus elle s'excusait, et disputait, et plus je devenais père et non pas confident. Je lui parlai d'abord raisonnablement, puis sévèrement, et enfin avec dureté, sans obtenir de

cette petite fille d'avouer qu'elle eût tort.—Il ne dépendait pas d'elle, répétait-elle sans cesse, de ne pas aimer son cousin; et enfin, elle me cita l'exemple de sa mère, qui n'avait qu'une année de plus qu'elle, quand elle avait aimé son mari.—Alors, je me rappelai, avec un profond soupir, qu'en effet ma fille avait troublé, et pour long-temps, le repos de ma maison, par une inclination prématurée. Ce triste souvenir m'absorba et me fit garder le silence.

La petite crut m'avoir persuadé; elle me conjura de lui donner ma parole, que je ne parlerais à personne au monde de son Journal, et de son inclination, et sur-tout à sa grand'mère.—Enfin, je le lui promis pour me débarrasser d'elle. Elle

jouait si parfaitement son double rôle de petite et de grande fille, que je ne savais absolument si j'avais devant moi un enfant, ou une jeune personne dont le cœur avait déjà parlé,

Je me décidai cependant moi-même à n'en rien dire à ma femme ; sur cela seul elle avait un système de sévérité, dont rien ne pouvait la faire départir. C'est, répétait-elle toujours, un *crime* et une *honte* que d'aimer avant qu'on ait au moins dix-huit ans ; j'en avais vingt-quand tu as pensé à moi, et quand je t'ai aimé.—Et je te le répète, c'est un *crime* et une *honte* pour une jeune fille de donner son cœur avant que sa raison soit formée.

Peut-être bien, chère femme, lui disais-je ; mais il est fâcheux

que le cœur devance souvent la tête. C'est un *crime*, répétait-elle encore, c'est une *honte*. La nature, chère amie, ne calcule pas toujours aussi juste.—La nature ; c'est la nature qu'il faut suivre : voyez les animaux qui sont privés de raison, et qui nous donnent l'exemple ; voyez les oiseaux, ne font-ils pas leur nid avant de songer à l'amour, et n'attendent-ils pas d'avoir toutes leurs plumes ?

Oui, chère amie ; mais les nids d'hommes sont malheureusement plus longs à arranger que les nids d'oiseaux. Combien y en a-t-il qui n'ont jamais de nid, et qui cependant ont un cœur ; et combien d'autres, semblables à des oiseaux de passage, quittent cette vie avant que leurs petits aient toutes leurs

plumes, et les laissent ici bas sans guide et sans appui.

Le ciel ait pitié de ces pauvres créatures, reprit ma femme; mais je n'en dirai pas moins que c'est un *crime* et une *honte* de se marier aussi jeune.—Je ne parlai donc point à ma femme de l'amour de sa Lolotte; il l'aurait inutilement chagrinée; mais je me promis de surveiller moi-même la petite et son Journal avec un œil *maternel.*

En pensant à ce Journal, il me vint dans l'esprit, qu'à l'époque de mes amours, et de mon mariage, j'avais aussi fait une espece de Journal, auquel je n'avais plus songé. Je cherchai ces feuilles au fond d'un tiroir.—Je les relus, et j'en fus content; il y en eut même quelques-unes qui me frappèrent par le contraste de mes

sentimens actuels, avec ce que j'éprouvais alors, et qui me firent réfléchir profondément sur tout ce qui se passe dans le cœur humain pendant une longue vie. Eh ! quoi, m'écriai-je, la carte du cœur de l'homme ne vaut-elle pas bien autant la peine d'être étudiée que la carte de la Palestine. Un voyage dans l'intérieur de son âme, n'est-il pas aussi intéressant que la découverte de terres inconnues, ou qu'un voyage sur la mer dans les pays lointains. Là aussi il y a des orages, des tempêtes, des tourmentes, des écueils, des naufrages, et des instans de vent favorable, et d'une navigation douce et paisible.—Les miracles dont le cœur de l'homme est capable, les belles actions qu'il peut faire dans une heure de vertu ; tout cela n'a-t-il

pas autant d'intérêt pour l'homme, qu'un commentaire sur Eschyle.

La vie d'un honnête ministre de campagne, et de sa famille; leurs sentimens, leur orgueil, leur légèreté, leur esprit de domination.—N'est-ce pas là aussi des passions, quand même ce ne sont pas des héros de l'Histoire qui les ont éprouvées. La seule différence est que ceux-ci ont ravagé la moitié du monde, et fait verser des flots de sang, et que nos larmes ont coulé à l'ombre d'une cabane.

La douceur, l'innocence, la patience de ces chers enfans, les sacrifices qu'ils ont faits au devoir, sans vanité, sans ostentation, ne sont-ce pas des vertus, quoiqu'elles n'aient eu pour théâtre qu'une simple chaumière? Et même, continuai-je avec plus de vivacité, même cet amour

innocent qui germe dans le cœur de Charles et de Lolotte ; l'ingénue confiance de cette petite fille, n'est-elle pas aussi intéressante pour ma famille, que le premier amour d'un jeune Prince le serait pour sa cour ?

Oh ! bien sûrement, dit une douce petite voix à la porte de mon cabinet. Cher grand-papa, je suis bien aise que vous soyez meilleur que la plupart des personnes âgées, qui se moquent de nous, parce qu'elles ont quelques années de plus ; comme si nous ne devions pas aussi devenir vieux.—Je me retournai, et je vis Lolotte. — Que faites-vous là, petite curieuse ? dis-je vivement : allez-vous en.

Mon dieu ! grand-papa, vous étiez si bon pour moi, il n'y a qu'un moment !—Ce que je disais,

petite fille, est le commencement d'un livre que vous ne deviez pas écouter. Quand je vous parle à vous, c'est toute autre chose.

Oh! mon dieu, dit la petite, voulez-vous donc être meilleur avec moi sur le papier, que dans la maison?

Ce qu'elle disait-là était si vrai!— Je n'eus rien à lui répondre. Oh! combien il est rare en effet que l'on soit l'homme de son livre! Combien un écrivain dit souvent tout le contraire de ce qu'il pense! Combien, plus souvent encore, les actions démentent les écrits? Jai connu des poëtes dont les vers ne respiraient que l'amour, la douceur, et les sentimens les plus sublimes, et qui rendaient leurs femmes les plus malheureuses personnes qu'il y eût au

monde, par leur mauvaise humeur, et par leur dureté. Non, Lolotte! m'écrai-je, non, mon enfant! je veux au contraire être meilleur avec vous tous que dans mes écrits. Si quelque chose émeut ma bile, j'exhalerai ma colère sur le papier. Avec ceux que j'aime, je serai, au contraire, bon, facile, indulgent; j'excuserai leurs faiblesses, et les fautes contre lesquelles je tonnerai avec force dans mes ouvrages.

Lolotte me regarda avec étonnement, parce que je parlais avec beaucoup de feu et de pathos. — Enfin, elle prit ma main, et me dit tendrement: Bon grand-papa! puis-je écrire tout cela à mon Charles?

Comme tu es folle avec ton Charles! Laisse donc là cet enfantillage.

Ah grand-papa! me diriez-vous

cela dans votre livre? Vous ne disiez pas ainsi quand je suis entrée.

Oui! je l'écrirai, dis-je vivement; petite impertinente! tu le liras imprimé syllabe pour syllabe....Et j'ai tenu parole..... Je suis pourtant forcé d'avouer (quand même Lolotte doit le lire), que cette enfant avait raison, et que l'homme se fait meilleur sur le papier, qu'il ne l'est dans la vie réelle. Mais c'est très-naturel; et plus je réfléchis aux devoirs d'un écrivain, plus je pense que cela doit être ainsi. Avec la plume, il parle à toute l'humanité en général: il dit ce que l'homme doit être; et dans sa famille, il n'est que ce que l'homme est en effet.

LA FENÊTRE

ET LE SIGNAL.

Bon dieu ! comme les années passent ! et quelle différence d'un temps à l'autre ! dis-je un matin que je venais de repasser quelques pages de mon Journal. — Je posai la feuille que je tenais, et je réfléchis au temps passé ; à peine pouvais-je croire que ce fut moi qui l'eusse écrite. Je cherchai à me retracer les sentimens que j'avais alors. — Un souvenir appela un autre souvenir. — Une circonstance en développa une foule d'autres : peu-à-peu mes idées

s'éclaircirent, et le tableau des jours de ma jeunesse, se présenta tout entier, et même avec assez de netteté, à mon esprit et à mon cœur.— Rien n'interrompait cette douce méditation. — J'étais seul ; ma femme et Charlotte étaient allées dans un champ voisin visiter du lin. — Ma poitrine était oppressée, et mon cœur palpitait ; j'ouvris ma fenêtre pour respirer plus librement. Tout ce qui s'offrit à mes regards était si bien à l'unisson avec le cours de mes pensées ! Voilà, d'un côté, cette Eglise où, depuis si long-temps, j'adresse, avec mes chers paroissiens, mes prières et mes vœux à l'Etre-Suprême. Voilà, de l'autre côté, ce village habité par des cœurs bons et simples, dont je suis le guide et l'ami. C'était un jour de travail ; aucun

oisif ne paraissait dans la rue qui était en face de ma fenêtre ; mais, dans les champs voisins, on entendait de tous côtés le bruit du travail animé par des chansons. Au devant de moi, tout au bout de la forêt, était un autre village que je ne pouvais plus distinguer avec les yeux : mais je savais bien le moyen de le rapprocher. Je pris ma lunette d'approche, je la dirigeai de ce côté-là, et bientôt, grâce à son secours, je découvris le toit rouge de la cure, sous lequel vivait jadis mon épouse, et la lucarne par laquelle elle me faisait, avec un mouchoir blanc, des signes auxquels je répondais, en lui jetant mille baisers. A l'instant, trente-six années s'effacèrent de ma vie passée ; je crus me retrouver à ce même moment où la vue du mou-

choir blanc faisait palpiter mon cœur si délicieusement ! Je vis mon Auguste avec sa taille si svelte et si noble ! ses beaux cheveux blonds, ses yeux bleux, si doux, et si expressifs ! ce teint si frais ! si velouté ! cette voix si harmonieuse et si jeune ! O mon Auguste ! ma chère Auguste ! m'écriai-je avec émotion. — Un petit coup sur l'épaule, et une voix cassée, qui me disait: Que me veux-tu, mon ami ! me voilà, me tira de cette espèce de délire.—Je me retournai ; c'était ma bonne femme qui revenait du champ de lin. Un habit de grand'mère enveloppait sa taille épaissie et un peu courbée ; un grand bonnet avancé, couvrait ses cheveux, dont quelques mêches argentées retombaient sur un front et sur des tempes où l'on voyait les

traces de la main du temps.—Mais n'était-ce pas encore mon Auguste? Si ses yeux sont moins brillans, ne me regardent-ils pas encore avec tendresse? Si ces lèvres sont décolorées, ne prononcent-elles pas encore des paroles d'amour et de paix? —L'illusion fut anéantie, mais la douce émotion qu'elle avait produite ne le fut pas.

Qu'est-ce que tu regardais donc là avec tant d'attention, me dit-elle: est-ce nos ouvriers?

Ce que je regardais! Tiens, mon Auguste, lui dis-je en lui présentant la lunette, tiens, regarde aussi là, de ce côté. Elle regarda, et me dit: Je ne vois que le toit rouge de la Cure de Hazenrode.—Et cette petite fenêtre, ma chère Auguste, par où tu me donnais le signal qui m'in-

vitait à venir près de toi ; d'où tu me voyais accourir tout palpitant de joie et d'amour ; et tu descendais bien vite pour venir à la rencontre de ton bien-aimé ?

Elle sourit. A quoi vas-tu penser, dit-elle froidement ; il y a si longtemps de toutes ces folies ! C'est notre lin qu'il faut voir ; il croît à merveille, nous aurons une belle récolte. En disant cela, elle s'assit devant sa petite table, mit ses lunettes sur son nez, et prit son ouvrage à tricoter, comme à l'ordinaire. Sa froide raison fit ce que sa présence n'avait pu faire, elle me rendit mes soixante ans ; je fermai la fenêtre, et m'assis en silence. Je comparais, à part moi, la belle et tendre Auguste de la maison rouge, et la bonne et calme grand'mère que j'avais devant les

yeux, et je me demandais: est-ce bien la même personne? Elle gardait aussi le silence, et, avec le bout de son aiguille à tricoter, traçait des traits insignifians sur la table.— Tout-à-coup, elle me dit avec tendresse:

A quoi penses-tu, cher ami? Est-ce encore à ton Auguste d'autrefois; j'ai eu bien tort d'appeler ce souvenir une folie; tu ne l'aurais pas, si tu ne m'aimais plus, si je n'étais pas encore ton Auguste; et elle me tendit sa main. Je la baisai cette main aussi passionnément que dans les jours de ma jeunesse.—Oui, lui dis-je, tu es, tu seras toujours mon Auguste, celle que j'aime encore mieux à présent que je l'aimais alors; non, mon émotion n'est point une folie! Malheur à celui qui, après

trente-six ans d'union et de bonheur, verra, sans émotion, la fenêtre par où il recevait le signal de l'amour ! Nous nous embrassâmes en versant de douces larmes ; elle passa dans sa chambre, et je me mis à mon bureau, bien préparé à me retracer ma jeunesse.

LE JEUNE PRÉDICATEUR.

JAMAIS, peut-être, aucun jeune homme ne s'est trouvé plus isolé, plus dénué de toutes relations, que je l'étais à vingt-trois ans. Je revenais de l'université où j'avais été consacré ; mon père était mort depuis quelque temps, et ma mère n'avait pas tardé à le suivre au tombeau. Ils étaient étrangers, et n'avaient aucun parent dans le pays de Magdebourg, si ce n'est le cousin tout rond chez qui nous avions dîné avec Gellert. Il s'était chargé, dans mon absence, de recueillir mon petit héritage ; petit en effet, car, lorsqu'il eut payé

tout ce que mon père devait, et vendu tout ce qu'il avait, il ne resta que cinquante écus que mon tuteur me remit, et trois semaines après il mourut aussi subitement. Rien au monde ne me retenait donc à Magdebourg : il fallait, d'ailleurs, me procurer un moyen de vivre quand mes cinquante écus seraient dépensés. La vocation de pasteur en était un tout simple ; et mes projets et mes désirs n'allaient pas au-delà d'une cure de village, où je passerais une vie douce et paisible, d'accord avec tous mes goûts. Mais pour cela même, il fallait de la protection ; j'étais, d'ailleurs, bien jeune pour avoir, comme on dit, charge d'âme ; et je me décidai à retourner à mon université, à vivre avec la plus stricte économie en continuant mes études, dans le

dessein d'acquérir, par ma bonne conduite, et mon savoir, assez de confiance pour faire passer sur ma jeunesse.

D'après ce plan, étant retourné à l'université, je louai, au meilleur marché possible, une petite chambre chez un potier d'étain, honnête homme, qui ne manquait pas même d'une sorte d'esprit naturel, et qui s'attacha à moi comme à son enfant. Je ne voyais personne que lui; déjà précédemment je n'avais voulu former aucune liaison avec les étudians; mon père me l'avait extrêmement défendu, et mon inclination ne m'y portait pas. J'avais suivi tous les colléges, fait tous les cours, beaucoup étudié chez moi, et j'étais réellement assez savant pour mon âge. Mais ma principale science, celle qui faisait

l'objet continuel de mes méditations, et dont je ne laissais pas d'être assez vain, était la connaissance de l'homme. A force de lire, de comparer un siècle à l'autre, de réfléchir, je croyais d'être parvenu, sans presque sortir de mon cabinet, à deviner les motifs secrets de toutes les actions humaines, et ce qui devait résulter naturellement du choc de toutes les passions ; mes raisonnemens étaient excellens en spéculation ; mais je ne sais comment il arrivait presque toujours qu'après en avoir tiré les conséquences les plus lumineuses, l'événement ne répondait point à ce que j'avais imaginé. Loin d'être corrigé par ce mauvais succès, j'en accusais quelque circonstance imprévue. Je disais : cela devait être ainsi ; et je recom-

mençais, de nouveau, à étudier l'homme dans mes livres, et dans mon imagination, si différent de l'homme en réalité.

Rien au monde n'était moins lucratif que cette étude : mes cinquante écus s'en allaient grand train, et je commençais à croire que je ferais mieux de chercher un homme qui pût me procurer une cure, que d'étudier les hommes en spéculation dans ma petite chambre ; mais cette étude pouvait au moins m'être utile pour me procurer un protecteur, et rien ne me parut plus facile. — J'irai chez le Recteur qui nomme les candidats, je me présenterai avec cette noble assurance qui prévient en faveur de celui qui sollicite, et fait qu'on n'ose pas rejeter sa demande. — Dès les

premiers mots qu'il m'adressera, je jugerai son caractère, et me conduirai d'après cela; s'il est vain, je le flatterai; s'il est haut, je m'humilierai; s'il est sensible, je le toucherai; s'il est savant, je le consulterai; s'il est ignorant, je l'étonnerai. Oh! la belle chose que la connaissance de l'homme!

J'arrivai donc chez ce protecteur, certain, d'avance, d'obtenir tout ce que je lui demanderai. Dès que je fus dans l'anti-chambre, où l'on me fit attendre assez long-temps, ma confiance s'affaiblit, je fus intimidé par tout ce que je voyais; et le moindre laquais, revêtu de sa belle livrée, m'en imposait tellement, en regardant mon habit noir un peu usé, que j'osais à peine lui dire de m'annoncer. Enfin on ouvre, à deux

battans, la porte d'un salon richement meublé : mon protecteur m'adresse la parole ; c'était sans doute pour me demander ce qui m'amenait chez lui : mais j'étais si interdit, que je n'entendis pas une syllabe de ses premiers mots, sur lesquels je devais juger son caractère. Je me remis cependant assez au bout de quelques minutes, pour balbutier humblement quelques mots de cure, de village, de mes études, de mes circonstances. On me répondit que j'étais bien jeune, qu'il me fallait travailler encore ; que plusieurs de mes anciens n'étaient pas placés ; que toutes les cures qui dépendaient de lui, étaient promises depuis longtemps, etc. etc. Je ne trouvai rien à répondre à des objections que ma connaissance des hommes, ne m'eût

pas fait prévoir, et je fus ainsi éconduit sans remporter-même la moindre espérance.

Je connais les hommes, il est vrai, disais-je en m'en allant ; mais je me suis trompé sur moi-même, je ne vaux rien pour solliciter ; à la bonne heure, il sera plus beau, plus honorable de me pousser sans protection, sans faveur, et de ne devoir ma fortune qu'à moi-même, et à mes vertus.

Plein de cette noble ambition, je retournai chez mon potier d'étain ; mais comme avant que la Fortune vint me chercher chez lui, il fallait y vivre, il me recommanda chez ses pratiques ; et j'eus quelques écoliers pour les Langues mortes, et pour l'Histoire, qui suffisaient à mon petit entretien.

Cependant, le désir d'être ministre de village ne faisait qu'augmenter : j'en parlais sans cesse à mon hôte : il me conseilla de me faire connaître par des sermons, et en offrant aux Pasteurs de l'université de prêcher à leur place. L'idée me parut excellente ; je me mis tout de suite à composer ; et, cette fois, puisque j'avais à parler à tout un public, ma connaissance des hommes devait m'être fort utile.

Comme mon but était de faire un grand effet, et d'étonner mon auditoire, je crus que je devais en imposer par ma sévérité, et qu'une peinture très-forte et très-animée des vices du siècle, était le meilleur moyen de déployer mon éloquence : je tonnai donc contre la dépravation des mœurs ; et dans

quelques passages, mon discours était vraiment sublime. N'ayant personne à consulter, je le lus à mon hôte le potier d'étain; quand j'eus fini de le déclamer avec force, il me dit en ôtant son bonnet: cela est beau, M. Bemrode; il n'y a rien à dire. Mais je ne vous croyais pas si méchant; vous nous réprimandez diablement!

Ce n'est pas moi qui suis méchant, mon cher hôte, c'est tous les hommes; vous voyez comme je les connais.

C'est ce que vous aurez de la peine à leur persuader, dit-il en secouant la tête; je doute qu'au sortir de votre prêche, on vous croie le seul homme bon, juste et doux qu'il y ait au monde; au reste, c'est très-beau, il n'y a rien

à dire ; c'est bien fait, jeune homme, grondez toujours contre les pécheurs.

Rentré dans ma chambre, je réfléchis au jugement de mon hôte, et j'en fus effrayé. De quel droit, en effet, moi, plus jeune que la plupart de mes auditeurs, allais-je les accabler du poids de ma sévérité, leur reprocher leurs vices, les menacer des jugemens de Dieu ? Qui les empêcherait de me juger à leur tour ? Ma connaissance des hommes me servirait-elle d'excuse ? C'était trop tard pour faire un autre sermon ; je devais le réciter le lendemain matin ; mais je passai la nuit à corriger, à adoucir les morceaux les plus violens, à tâcher, en les récitant à haute voix, de graver dans ma mémoire les changemens

que je faisais. Ce ne fut que sur le matin que je m'endormis de lassitude, et que des songes pénibles ne cessèrent de me montrer un public irrité. Ce sommeil m'agita plutôt que de me reposer; l'heure sonna, et je pris le chemin de l'église avec un battement de cœur, et une angoisse inexprimables. Arrivé dans la sacristie, je sortis mon cahier, je relus quelques passages de mon sermon, et j'adoucis encore, avec mon crayon, quelques phrases qui me parurent trop fortes.

Je montai dans la chaire; l'assemblée était nombreuse : tous les yeux se tournèrent sur moi, et je ne pouvais soutenir les regards de cette assemblée à qui j'allais reprocher des fautes dont la plupart, au moins, de ceux qui la composaient, n'é-

taient pas coupables.—Il me semblait entendre de tous côtés, les noms de méchant, d'injuste, d'homme dur et violent. Deux hommes étaient placés près de moi ; quelques mouvemens que je fisse, je rencontrais toujours leurs yeux, et ils me faisaient l'effet de ceux du basilic. L'un avait le regard malin et perçant ; l'autre l'avait dur et sombre. Ils ne manqueront pas, pensai-je, de s'appliquer les endroits de mon discours où j'attaque la malignité et la dureté ; ils croiront que c'est eux que j'ai en vue, et voilà deux ennemis irréconciliables que je vais me faire ; allons, il faut retrancher ces passages ; et pendant le chant du cantique, je parcourais mon cahier, et je faisais des petites croix

au-dessus des endroits que je voulais supprimer.

Enfin je commençai ; la première partie, qui n'était que l'exposition, alla assez bien, on écoutait avec beaucoup d'attention ; mais plus l'auditoire était disposé à la bienveillance pour moi, plus je me reprochais la rigueur avec laquelle j'allais le traiter ; en sorte qu'en commençant mon second point, j'étais presque décidé à supprimer tout ce qui tenait du reproche. Mais n'étant point préparé à ce que je devais y substituer, je m'embrouillai tellement, que je ne savais plus du tout ce que je disais. Si je jetais les yeux sur mon cahier que j'avais posé près de moi, je n'y voyais que des croix, et des ratures ; chaque phrase se trouvait

être le contraire de celle qui avait précédé. Quand j'en vins à l'application, qui était mon morceau le plus véhément, ne pouvant le changer d'un bout à l'autre, je voulus au moins en adoucir l'effet par l'inflexion de la voix, et je menaçai de l'enfer, du ton dont on ouvrirait le paradis.

Enfin, jamais mauvais sermon ne fut plus mal débité; mon auditoire ne se gênait pas: j'entendais distinctement le murmure sourd du mécontentement. Quelques personnes me regardaient avec effroi, comme si elles m'eussent crû fou; d'autres ne pouvaient s'empêcher de rire. Je n'y tenais plus, et j'abrégeai mon supplice en disant brusquement: *Amen.* Je lus les prières tout aussi mal que j'avais récité le sermon:

pour avoir plus vîte fait ; et je fus cacher ma honte et mon dépit chez mon potier d'étain. Il revenait de l'église, et n'avait pas l'air trop content.

Pourquoi, me dit-il, avez-vous parlé si vîte et si bas ? on n'entendait pas un mot. J'en bénis le ciel, et je dis, en déchirant mon sermon, il ne m'arrivera plus de me laisser entraîner par ma connaissance des hommes, je n'en ai que des affronts.

Je crus que, de ma vie, je n'oserais reparaître en public, et qu'on me montrerait au doigt dans les rues. Je me renfermai pendant quelques jours, et quand j'essayai de sortir, je vis que personne ne faisait la moindre attention à moi, et que mon sermon était oublié ; j'en

vins bientôt à l'oublier moi-même. Je repris mes leçons et mes études, et quelque temps après, une circonstance de ma vie, qui n'appartient pas à ce chapitre, m'occupa tout-à-fait, dissipa tous les nuages, et me rendit assez heureux pendant une année pour absorber toute autre idée.

LA VEUVE.

Cette circonstance ayant totalement cessé, je désirais plus que jamais d'obtenir une Cure de village, lorsque ce bonheur m'arriva au moment et de la manière dont je m'y attendais le moins; je reçus une invitation d'aller parler à ce Recteur, que je n'avais pas revu depuis la visite unique que je lui avais faite, et où je fus reçu si froidement. Il me dit que depuis lors, il avait toujours eu l'œil sur moi; que ma patience, ma bonne conduite, mes talens méritaient enfin

une récompense ; que la Cure du village d'Eizebach était vacante ; qu'elle était à la nomination de la commune ; qu'on l'avait déjà prévenue en ma faveur, et que je n'avais qu'à signer une requête que l'excellent homme avait préparée ; trois jours après, j'appris que j'étais admis à concourir avec un autre candidat, et que je devais faire mon sermon d'épreuve à un jour fixé. Je fus content, comme on peut le penser ; j'allai remercier mon digne Protecteur, et je consignai sa générosité sur mon Journal ; j'avais commencé à en faire un pour ajouter à ma connaissance des hommes ma propre expérience ; jusqu'alors, ma raison seule m'avait servi pour juger les actions des hommes, et leurs motifs secrets, et j'avais presque

toujours vu que c'était l'intérêt ou la vanité. Cette fois je me creusai la tête pour comprendre ce qui m'avait attiré la bienveillance du Recteur, je ne lui avais point fait la cour, il n'avait rien du tout à attendre de moi, je ne lui connaissais ni fille, ni nièce qu'il eût à pourvoir; enfin, après y avoir beaucoup pensé, je conclus que je devais sa faveur à mon propre mérite; ou peut-être, ajoutai-je modestement, est-il lui-même un de ces hommes rares et généreux dont le bonheur est d'obliger.

Après cela, je m'occupai de mon sermon, et je réfléchis beaucoup à la manière dont je devais le faire d'après ma connaissance de l'homme. Je voulais étonner et toucher les paysans d'Eisebach; mais comment

m'y prendre ? Si je fais un sermon très-simple et tout-à-fait à leur portée, ils diront, nous en ferions bien autant. — Et si je fais un sermon savant et recherché, ils n'y comprendront rien. Dans cet embarras, et après y avoir bien pensé, je pris le parti de dire des choses très-communes en termes pompeux, et des choses abstraites avec des expressions triviales ; cette idée me parut très-ingénieuse. Quand mon discours fut achevé d'après ce plan, je ne manquai pas de le lire à mon hôte. Il l'écouta avec attention, et après m'avoir dit encore : c'est très-beau, monsieur Bemrode, il n'y a rien à dire, il ajouta avec son bon sens accoutumé : mais je ne sais ce qu'il y a dans ce sermon, il me fait le même effet que si je voyais

un vieil habit de bure avec de beaux galons neufs, ou bien un très-bel habit avec de vieux galons. C'est cela même, m'écriai-je en l'embrassant, c'est ce que j'ai voulu faire, mon cher hôte; et je lui expliquai mes motifs : il secouait la tête. Quand j'eus fini, il me dit :

Je ne déciderai pas si vous avez tort ou raison, monsieur Bemrode, mais prenez garde, il me semble que tout ce que vous faites ainsi après y avoir bien pensé, ne vous réussit jamais. — Je ris, et je persistai.

Enfin, arriva, le samedi, un mauvais petit chariot couvert, conduit par un paysan qui venait me chercher pour prêcher le lendemain; je montai fièrement avec mon cahier à la main, que je repassai chemin faisant.

Après quelques heures de marche, mon conducteur se retourna, et, me montrant un village sur la droite, avec le manche de son fouet, il me dit : voilà Eizebach. Je levai bien vîte la tête, et je regardai de tous mes yeux, ce coin du monde qui peut-être allait devenir ma patrie, le théâtre de toutes les peines et de tous les plaisirs de ma vie, et le lieu où mes cendres reposeraient en paix. Cette pensée qui me parcourut à l'instant, me disposa à voir tout avec émotion ; le village me parut très-bien situé, il dominait une vaste étendue de pays ; au-devant était une belle plantation d'ormes et de tilleuls qui la cachait à demi : leur verdure me parut la plus belle que j'eusse vue de ma vie, et l'air d'Eizebach le plus

doux que j'eusse respiré. A l'un des bouts du village était un grand château moderne, appartenant au Comte de Rangard, Seigneur du lieu, qui ne l'habitait jamais, me dit mon guide; j'en fus bien aise, et mon âme toute entière se fixa bien vîte à l'autre bout du village sur l'Eglise et le Presbitère. Une voix intérieure, que je pris pour un pressentiment, me dit: voilà ta demeure. — Nous passions alors auprès d'une pelouse où jouaient des enfans demi-nuds; mon cœur les adopta, et leur donna, en passant, la bénédiction paternelle. De là nous traversâmes une ligne de maisons, qui formait la rue principale du village. Oh! pensais-je, combien ces cabanes renferment-elles d'êtres heureux et malheureux! Oh!

si je deviens leur Pasteur, leur guidé, leur ami, qu'il me sera doux d'apprendre aux uns à mériter leur bonheur, et aux autres à supporter leurs peines ! — Ici j'unirai les cœurs et les mains, j'introduirai les petits enfans dans l'église chrétienne ; j'instruirai la jeunesse ; je fermerai les yeux de la vieillesse ; je consolerai les souffrans ; eh ! qui sait, dis-je encore avec un sentiment douloureux, qui sait combien moi-même j'aurai besoin de consolations, et les malheurs qui m'attendent dans cet asile que j'ai tant désiré !

Une émotion extraordinaire serra mon cœur, et fit couler mes larmes. Les paysans étaient sur leurs portes, je craignis de leur laisser voir mon attendrissement, et je me cachais en arrière dans un coin du chariot.—

Je ne vous les cacherai pas toujours, mes larmes, pensais-je, et si je reste avec vous, souvent elles se mêleront avec les vôtres. Malheur à celui qui, dans un moment semblable, traverserait cette rue sans être attendri! Malheur à celui qui voudrait vous tromper, ne pas présenter toujours la simple vérité à ces enfans de la nature! Alors seulement je sentis le feu de la honte couvrir mes joues, en pensant au sermon que je tenais à la main, et que j'allais leur débiter; à ce sermon où il n'y avait pas un mot, pas un seul mot qui pût leur convenir; où je n'avais pensé qu'à moi seul, et qu'à leur en imposer par ma fausse éloquence. Dans un mouvement d'indignation contre moi-même, je pris mon cahier, et

je le déchirai en deux. Non ! non ! m'écriai-je, quand je ne devrais vous dire autre chose demain, que : *je ne veux pas vous tromper*, je ne vous donnerai pas ce sermon imposteur.

Je l'ai encore ce sermon déchiré par le milieu, je ne vois jamais ce cahier sans rougir, et cette déchirure sans un sentiment de satisfaction et de contentement de moi-même.

Le chariot s'arrêta devant le Presbytère, il était encore occupé par la veuve du Pasteur défunt ; c'était une femme âgée, son visage pâle, sa physionomie calme et tranquille intéressaient au premier moment. Elle me souhaita la bien-venue, et fit des vœux pour que cette demeure devînt la mienne.

Elle me conduisit au jardin. dont

nous eûmes bientôt fait le tour. Il est petit, me dit-elle, ainsi que la maison, mais vous verrez bientôt que c'est suffisant pour le bonheur; il y a d'ailleurs d'autres possessions, qui dépendent de la Cure, et qui sont d'un bon rapport; j'ai vécu quarante-six ans ici, avec feu mon cher mari, et mes vœux ne se sont jamais étendus au-delà.

Quarante-six ans! repris-je, ah! madame, combien vous devez être fâchée de quitter un séjour dont vous avez une si longue habitude?

Non, reprit-elle avec ce ton calme d'une douleur établie au fond de l'âme, qui rend indifférent sur tout, non, monsieur, il m'est bien égal où passer le peu de jours qui me restent à traîner sur la terre.

Nous entrâmes dans la maison;

elle m'introduisit dans une bonne chambre au rez-de-chaussée, qui servait de chambre commune ; nou nous assîmes.

Vous amenerez sans doute ici une compagne, me dit-elle ? Puissiez-vous y vivre aussi long-temps et aussi heureux que nous ! Pendant ces quarante-six ans, notre union ne fut pas troublée un seul instant.

Quoi ! m'écriai-je en me levant vivement, et joignant les mains, quoi ! vous avez joui pendant quarante-six ans d'un bonheur non interrompu ? En vérité cela tient du miracle, et vous êtes, je crois, la seule personne au monde qui puissiez en dire autant. Avec quel respect, ajoutai-je en promenant mes regards autour de la chambre, je vois ces murs qui, pendant quarante-

six ans, n'ont répété aucun gémissement, aucun cri de douleur !

Je n'ai pas dit cela, reprit-elle avec le même calme, mais avec une voix plus tremblante ; je vous ai dit que, pendant quarante-six ans, notre union n'avait pas été troublée. Je n'appelle vraiment *malheur*, que ceux qu'on s'attire par sa faute, en ne sachant pas vivre en paix avec ce qui nous entoure ; ceux que Dieu nous envoie sont des épreuves, et peut-être des bonheurs ; au moins faut-il les regarder ainsi, quoique dans le moment où ils nous arrivent, le cœur soit bien déchiré. — Ici, dans cette même chambre, continua-t-elle, et sa voix tremblait toujours plus, et des larmes se suivaient sur ses joues flétries, en coulant sans effort, ici, dans cette même chambre, j'ai perdu

cinq beaux enfans, de la petite vérole, ils moururent dans la même semaine ; j'étais mère de cinq enfans, et au bout de huit jours, j'avais cessé d'être mère Dans ce coin (en me montrant le fond de la chambre), expira la dernière, ma fille aînée, innocente et belle comme un jour de printemps, elle avait dix-huit ans, et elle était épouse..... Ah ! monsieur le ministre ! elle est heureuse, elle, cette chère fille ; elle n'aura pas à pleurer la mort de ses enfans ; elle n'a pas survécu à son bien-aimé. — Moi, j'étais épouse et mère, et je ne suis plus rien ; me voilà seule au monde ; Dieu l'a voulu ; mais il est si bon ! ce ne sera pas pour long-temps. Et ses yeux s'élevaient au ciel, avec l'expression d'une pieuse confiance. —

Ses larmes cessèrent ; elle croyait déjà se voir réunie à son mari et à ses enfans. Je ne puis rendre l'impression que me fit ce récit si simple et si touchant, cette douleur à-la-fois si profonde et si calme, cette résignation si complète aux volontés de l'Etre-Suprême. Un mouvement involontaire, et tel que je n'en avais point encore éprouvé, non pas même pour celle que j'avais cru d'adorer, me fit tomber aux pieds de la respectable veuve, je pris sa main décharnée dans les miennes, je la baisai deux fois avec tendresse et respect.

Non ? lui dis-je, non ! vous n'êtes point seule au monde. Dès ce moment vous avez un fils, un fils qui veut consacrer sa vie à rendre votre vieillesse heureuse. Digne femme ! Soyez ma mère, ma mère chérie et

respectée ; ainsi que vous j'ai tout perdu, et je ne tiens plus à personne ; ainsi que vous, je me croyais seul au monde. — A présent, nous ne sommes plus seuls, j'ai une mère, et vous avez un fils. Restez ici avec moi, si le ciel veut que j'y reste ; et combien n'aurai-je pas de choses à apprendre de vous. Si jamais le poids du malheur tombe sur moi, je viendrai dans cette chambre, où vous avez perdu vos cinq enfans, et je souffrirai sans murmurer.

Excellente femme !..... elle me regardait, et elle m'écoutait avec un air si surpris, et puis si touché, sans pouvoir articuler une parole ; enfin l'attendrissement l'emporta, elle se jeta à mon cou en versant un torrent de larmes. Sois mille fois béni, mon fils, me disait-elle ; oui, je veux

vivre avec toi, je veux être ta mère ici ou ailleurs, je ne te quitte plus, tu me fermeras les yeux ; et le peu que je possède sera pour toi.

Nous restâmes ainsi en silence quelques instans, moi toujours à ses pieds, elle, son bras sur mon épaule, sa respectable tête appuyée sur ma poitrine.

Je ne m'attendais guère, me dit-elle, de retrouver un fils ; vous êtes si bon pour moi, et j'avais si peur de vous !

Peur de moi, ma bonne mère ! et pourquoi, je vous en prie ? Vous avait-on parlé de moi ?

Ah ! oui sans doute ! On nous avait dit bien du mal de vous. Ce monsieur qui vous a nommé pour candidat à ce poste, savez-vous pourquoi il a pensé à vous ?

Non, ma bonne mère, et je m'en suis souvent occupé sans pouvoir le comprendre : c'est générosité, sans doute, ou bien sur ma bonne réputation ?

Ah ! bien au contraire, reprit-elle ; un de ses parens postule aussi cette place..... il n'a pas beaucoup de talens ; et il vous a nommé à la commune, de peur qu'il ne s'en présentât un autre qui l'emportât sur ce parent ; parce que, disait-il,.... Elle hésita, et arrêta en rougissant un peu.

Parce que ? — Achevez, bonne mère ; pourquoi craignez-vous de me le dire ? Ne suis-je pas à présent votre fils ? Une mère doit-elle cacher quelque chose à son enfant ? Voyons, je vous aiderai. — Parce que j'ai

moins de talens encore que le parent de ce monsieur ?

C'est cela même, dit la bonne veuve ; mais je vois bien qu'il s'est trompé, et qu'il nous a trompés sur les talens comme sur le reste. Après vous avoir fait nommer, il a répandu, sous main, dans le village, que vous seriez un bien mauvais Pasteur, dur, sévère, négligent ; et que, pour la prédication, vous n'aviez fait en public qu'un seul sermon, mais mauvais, si embrouillé, si mal débité, qu'on n'y avait rien compris : cela s'est répandu dans la commune, et je crains bien que vous ne soyez refusé.

N'ayez pas peur, ma mère, lui dis-je en prenant sa main, et levant à mon tour, les yeux aux Ciel avec le regard de la confiance, ne craignez

rien ; mes frères et mes sœurs qui sont là-haut, seront nos anges tutélaires ; ils me protégeront, moi le fils de leur bonne mère.

Elle serra ma main contre sa poitrine, puis elle me dit : Vous avez sûrement votre sermon d'épreuve ? lisez-m'en quelque chose.

Je sortis mon cahier déchiré, et je le lui montrai en souriant ; je lui contai et l'histoire de mon sermon de la ville, et le motif qui m'avait fait déchirer celui-là à l'entrée du village : de temps en temps, elle serrait ma main, et remuait la tête avec un doux sourire : elle exigea que je lui en lusse quelques morceaux, et elle les trouva moins mauvais que je ne les trouvais moi-même. L'heure de se retirer arriva ; elle me conduisit dans ma chambre : c'était celle

de son mari. Ayez bon courage, dit-elle : voilà la chambre où, pendant quarante-six ans, un digne Pasteur a composé des sermons pour ce village. — Elle soupira avec un air résigné, et me quitta en me serrant la main, et en m'appelant son fils.

Cette scène sentimentale, cette adoption, ces cinq enfans morts dans une semaine, tout ce que j'avais éprouvé depuis mon départ de la ville, m'avait disposé à cette sorte d'émotion qui tient de l'enthousiasme ; mon cœur battait vivement : j'avais peine à respirer. — J'ouvris ma fenêtre ; le profond silence de la nature, me parut celui du tombeau ; l'horloge du village, qui sonnait onze heures, me causa une espèce de frémissement ; il me semblait entendre

le son de la trompette du jugement dernier ; la nuit était obscure, mais cependant calme et belle. — On voyait, au firmament, quelques étoiles se cacher et reparaître sous des nuages légers et rembrunis qui en redoublaient l'éclat. — Il y avait encore des lumières dans quelques maisons du village ; elles s'éteignaient insensiblement les unes après les autres : il me semblait alors voir disparaître de la terre l'âme des cinq enfans de la veuve, et la retrouver au Ciel, brillante d'un éclat bien plus pur. Au moment où la dernière lumière s'éteignit, un nuage s'entrouvrit, et laissa voir une étoile éclatante ; je pensai à la jeune fille de dix-huit ans, innocente, belle, prête à se marier ; mes yeux se remplirent de larmes ; je fixai l'astre

brillant, et je crus voir, au travers de ses rayons lumineux, la forme aërienne de la jeune fille, revêtue d'un corps glorieux. Peu d'instans après, un chant doux, lent et plaintif s'éleva de la maison du village, la plus proche du Presbytère; c'était un cantique qu'une femme chantait auprès du lit d'un agonisant.—Je ne sais si la voix était harmonieuse, mais, dans ce moment, elle me parut le concert des anges, qui recevaient l'âme de la jeune fille dans les demeures célestes.—Je n'étais plus sur la terre, mon imagination, mes pensées, mon âme entière, étaient perdues dans l'immensité; une foule d'idées vagues, mais sublimes, se présentait à mon esprit. Si j'avais pu me calmer assez pour les mettre en ordre, et composer mon sermon du

lendemain, jamais peut-être, il n'y en aurait eu de plus éloquent ; mais tout était confus dans ma tête exaltée, et dans mon cœur agité. Le chant cessa, je fermai la fenêtre, je me jetai sur mon lit, et j'éteignis aussi ma lumière. Fatigué du voyage, et des sensations que j'avais éprouvées, je ne tardai pas à m'endormir, et ne me réveillai que lorsque ma mère vint frapper à la porte de ma chambre, et m'avertir que la cloche allait sonner.

Je m'habillai, et je voulus chercher à rassembler mes idées pour le sermon que j'allais prêcher, dont je n'avais pas même le texte. — Impossible ; ce qui m'avait frappé la veille, retracé dans mes songes, occupait encore trop fortement ma pensée ; je croyais entendre le chant de mort,

le son de l'horloge, je voyais encore ces lumières briller et disparaître. J'ouvris ma fenêtre, espérant que le jour serein du matin dissiperait les illusions de la nuit; je vis une perspective étendue et superbe; j'entendis les bêlemens des troupeaux, les chants de leurs conducteurs, le gazouillement des oiseaux, le réveil de toute la nature; et ce spectacle, en me donnant une émotion d'un autre genre que celle de la veille, ne débrouilla pas mes pensées absorbées par mes sensations.

L'heure sonna, et j'allai à l'Eglise sans savoir même sur quoi je prêcherais; mais, plein de confiance, et sûr que je serais inspiré, je montai dans la chaire sans crainte, et je commençai à lire les prières lentement et avec onction; vis-à-vis de moi, était ma

mère adoptive; souvent elle me regardait avec attendrissement, et plus souvent encore ses yeux humides se portaient sur un des côtés de l'Eglise. — Je suivis ce regard, et je vis sur le mur cinq petites couronnes de myrthe, entre-mêlées de feuilles dorées; au milieu de chacune, était une lettre initiale en or. Je compris que c'était la place où reposaient ses cinq enfans. Mon cœur fut vivement ému; je me rappelai mon invocation de la veille; et, la renouvelant intérieurement, je détournai les yeux; ils se fixèrent sur la bible ouverte à côté de moi, et sur ce passage: *L'homme est un étranger sur la terre;* je le pris pour mon texte, et je fus surpris moi-même de la netteté, de la facilité avec laquelle mes idées s'arrangeaient sur ce sujet. Hélas!

plus que personne j'étais un étranger sur la terre, où je ne tenais à aucun individu qu'à cette digne femme, que je ne connaissais que de la veille ; mais dont la seule présence m'inspirait une foule de réflexions sublimes ; résignation, piété, confiance en Dieu, modération ; elle m'offrait l'exemple de toutes les vertus si nécessaires par-tout, mais sur-tout au village.— Je parlai peu d'elle cependant pour ne pas lui faire de la peine, mais beaucoup de son mari et de ses enfans.

" Oui ! m'écriai-je en montrant les " cinq couronnes, oui ! l'homme est " étranger sur cette terre ! Il passe, " et quelques feuilles desséchées, un " peu de faux or, et les larmes d'une " mère, voilà tout ce qui reste de " son passage ; mais consoles-toi,

" mère affligeé, ils ont reçu la cou-
" ronne qui ne se flétrira jamais;
" étrangers sur cette terre de dou-
" leurs, ils n'y ont paru qu'un ins-
" tant; ils sont dans leur véritable
" patrie. . . . . "

Tout l'auditoire fondait en larmes; j'en versais moi-même abondamment; et quand on a pleuré ensemble, on est ami. Après l'exercice, je passai dans la sacristie, où je fus entouré par les anciens de la commune, qui me jurèrent, en m'embrassant, que je serais leur Pasteur.

Je vis aussi parmi eux mon *digne protecteur*, que je n'avais point remarqué dans l'assemblée; il vint à moi d'un air affable, et me dit quelques mots, que, Dieu soit béni, j'ai complètement oubliés. Je ne pensais pas même alors combien il devait être

piqué; mon cœur était trop rempli de sentimens doux et tendres : il n'y restait plus de place pour aucun sentiment pénible. J'aurais pardonné dans ce moment-là à mon plus grand ennemi, et par conséquent à l'homme faux qui n'avait pu parvenir à me nuire.

LA CURE
DE VILLAGE.

C'ÉTAIT ma bonne mère que je m'impatientais de revoir ; elle m'attendait dans notre demeure ; j'y reçus ses embrassemens mêlés de larmes, et ceux-là furent sincères. Elle me dit de ne point m'inquiéter pour mon établissement ; son ménage était monté, elle me regardait comme son fils, et tout ce qu'elle avait m'appartenait aussi : il ne lui restait que des parens très-éloignés, fort à leur aise, à qui elle ne faisait aucun tort en les privant de ce petit héritage.

Elle voulait même m'en faire tout de suite une donation dans les formes devant la justice du lieu; je m'y refusai pour ne pas me donner à ses yeux l'air de la défiance, et à ceux de mes nouveaux Paroissiens, celui de l'avidité. Je lui dis que j'acceptais ses bienfaits avec une reconnaissance filiale, mais que je la priais de ne passer cet acte, que lorsque je reviendrais m'établir avec elle ; ce qui devait avoir lieu dans un mois.

Certainement je pouvais me rendre la justice, que l'idée de l'avantage que je pouvais en retirer, ne s'était pas présentée à moi un seul instant, lorsque mon âme toute entière l'adopta pour ma mère.—Je l'aurais trouvée entre quatre murs, couverte de haillons ;—j'aurais eu des trésors,—ou je n'aurais eu qu'un sou, l'élan de

mon cœur eût été le même ; je lui aurais également offert de tout partager avec elle. Mais je dois avouer aussi que j'étais loin de la noble indifférence que j'affectais alors pour les dons de la veuve. De ce moment, je regardais tout autour de moi, avec ce vif intérêt de la propriété ; je parcourais la maison du haut en bas, examinant tous les meubles, m'asseyant sur toutes les chaises, touchant les lits, les rideaux des fenêtres, avec un plaisir secret que je ne connaissais point encore. Ma mère adoptive avait si bien mis ces quarante-six ans à profit, et le rouet avait si bien tourné, que sa maison était très-abondamment fournie. Elle ouvrit de grandes armoires remplies de linge..... Mais pourquoi l'homme est-il enclin, dès qu'il

acquiert quelque bien, à en désirer davantage ? Pourquoi faut-il qu'aux meilleurs sentimens, il vienne s'en mêler d'autres dont on rougit lorsqu'on se les rappelle ? Oui, je l'avoue en rougissant encore, ce ne fut pas sans peine que je la vis mettre à part, et empaqueter quelques-uns des plus beaux services de table, pour faire des présens à ses parentes. Mais ce vil mouvement d'avarice ne fit qu'effleurer mon cœur ; ce cœur nageait dans la joie ; j'avais atteint le but de mes vœux, et bien au-delà, puisqu'avec ma cure, j'avais encore trouvé une bonne mère, et une maison garnie de la cave au grenier ; je ne voyais plus dans l'avenir qu'une suite de jours heureux sans aucun mélange de mal. Je ne crois pas, en ma vie, avoir fait un meilleur repas,

que

que celui que nous fîmes ensemble, ma bonne mère et moi, sur du bel étain bien luisant qui m'appartenait.

Après avoir causé long-temps avec elle sur nos arrangemens futurs, et le plan de notre vie, je remontai dans ma chambre, et j'ouvris ma fenêtre. L'étendue immense que j'avais devant les yeux, l'Eglise, le village même, tout me paraissait être ma possession; et mes regards parcouraient tout avec un vif intérêt, et un délice inexprimable. — Si dans la rue du village, deux paysans causaient ensemble, je croyais les entendre faire l'éloge de mon sermon du matin, bénir leur nouveau Pasteur, lui promettre tendresse et respect; et mon âme se dilatait à ce doux spectacle. — Je pouvais à

peine suffire à tout ce que j'éprouvais; j'avais besoin de donner un nouveau cours à mes idées, et je sortis pour faire une promenade; mais l'enchantement me suivit partout; les champs, les près, les bois, tout me parut une nouvelle création faite exprès pour le Pasteur d'Eizebach; et j'aurais, je crois, fait le tour du globe, toujours en disant: c'est pour moi, c'est pour mon bonheur que tout existe.

A ce beau jour, succéda la plus belle des nuits: le ciel se parsema d'étoiles, qui n'étaient plus couvertes d'aucun nuage, et je croyais en voir des milliers que je n'avais jamais vues qu'à Eizebach; loin qu'elles me donnassent, comme la veille, des idées mélancoliques, elles me paraissaient l'illumination

d'une fête brillante pour ma réception; j'en jouis long-temps, et ne rentrai que fort tard au Presbytère, où je fus reçu cordialement par ma bonne mère. Je devais retourner le lendemain de bonne heure à la ville faire mes préparatifs pour revenir à ma Cure; je pris donc congé de la veuve, en lui disant, ce que je pensais bien sincèrement, que le mois que j'avais encore à passer loin d'elle, me paraîtrait bien long.

Je me hâtai, en arrivant, d'informer mon potier d'étain de mes succès; cet excellent homme voulait aussi contribuer à mon établissement, et me donner plusieurs ustensiles de ménage; mais la veuve ayant au-delà de tout ce qu'il me fallait, je refusai tout; il en fut piqué, et nous nous séparâmes un

peu en froid, ce qui me fit hâter mon départ.

Au bout d'un mois, mon chariot arrive, j'y pose mes effets, et je pars, plein d'impatience de revoir ma mère, ayant employé le peu d'argent qui me restait, après avoir payé ma pension, à lui acheter quelques ajustemens de son âge. Je n'eus cette fois d'autre idée que celle d'accélérer la marche des pesans chevaux du paysan, et de me représenter le moment où, me jettant aux pieds et dans les bras de ma bonne mère, je lui dirais : me voilà, je suis à vous pour la vie. J'arrive, et je vois de loin la petite cour du Presbytère remplie de gens habillés de noir, qui allaient et venaient ; il en paraissait aussi aux fenêtres, à celle de ma chambre.....

et je ne voyais point ma bonne mère. Je frissonnai ; un affreux soupçon de la vérité pénétra mon cœur ; elle me fut bientôt confirmée : à peine fus-je descendu de mon chariot, que j'appris que cette digne femme avait été frappée la veille d'une attaque d'apoplexie, et qu'on l'avait trouvée morte sur son lit. Ses parens au dixième degré étaient accourus, remplissaient la maison, et déjà s'occupaient à mettre dans des caisses tout ce beau linge que j'avais regardé comme ma propriété. Quelques-uns vinrent me prier de permettre qu'on remplît deux chambres des meubles qui ne pouvaient pas être emportés tout de suite, en attendant qu'on vînt les chercher.

Je le jure, et je dois en être cru après l'aveu que j'ai fait, je n'éprou-

vai pas même un sentiment de regret sur cet héritage, qui m'échappait au moment où j'allais en jouir. — Ils étaient tous pour cette bonne mère, pour cette tendre amie, à qui je m'étais plus attaché dans un seul jour, qu'on ne le fait souvent pendant toute une vie. — Si j'avais pu racheter la sienne, non-seulement en renonçant à tous ses bienfaits, mais en cédant la moitié de ma pension, je n'aurais pas balancé, quand j'aurais dû ne boire que de l'eau, ne manger que du pain, ne coucher que sur de la paille; mais ces sacrifices n'étaient pas en mon pouvoir, et j'avais perdu pour jamais cette bonne amie. Je priai ses parens de disposer de ma Cure, et j'entrai avec émotion et respect dans la chambre où on avait

déposé son cercueil.—Je l'ouvris.—Je soulevai le voile qui couvrait ce visage respectable ; elle était peu changée. C'était la même pâleur, ce calme parfait, ce sourire résigné ; on eût dit qu'elle dormait ; je baisai deux fois ses joues glacées, avec un saint frémissement. Ainsi, pensais-je, ainsi la mort vient terminer toutes les peines de cette vie, calmer toutes les douleurs, anéantir toutes les inquiétudes. Bonne mère ! tu as retrouvé tes cinq enfans ; la vue de leurs couronnes flétries ne fait plus couler tes larmes, et celui que tu avais adopté en verse sur ton tombeau. Ah ! puisse-t-il hériter au moins de tes vertus, de ta résignation ! Qui sait ce qui m'attend dans cette demeure, où tu supportas avec tant de fermeté des peines si déchirantes ?

Si j'en éprouve à mon tour; eh! pourquoi en serais-je exempt? j'irai dans la chambre, dans le coin où tu vis mourir tes cinq enfans, et je supporterai tout avec ton noble courage; je me dirai: c'est ici qu'elle a fermé les yeux à tout ce qu'elle aimait au monde, et bientôt je trouverai quelqu'un qui fermera aussi les miens.

Deux de ses héritiers entrèrent; ils avaient l'air inquiet. Vous savez sans doute, monsieur le ministre, me dirent-ils, que la défunte n'a point fait de testament, et que nous sommes ses héritiers naturels? On nous a dit ici, qu'elle avait pensé à vous donner son héritage; elle l'a dit à plusieurs personnes. N'avez-vous aucune promesse? voulez-vous faire quelqu'opposition? — Aucune,

leur répondis-je, et ce n'est pas son bien que je regrette ; jouissez-en avec paix et bonheur. Cet héritage aurait été une couronne, que j'aurais dit de même avec sincérité. Je me baissai encore sur le cercueil, je pris une des fleurs dont on l'avait orné, je donnai un dernier baiser sur le front pâle de ma respectable amie, et j'allai, avec les parens, la conduire à sa dernière demeure.

Après l'enterrement, j'entrai chez le maître d'école ; je le priai de me donner un lit chez lui, jusqu'à ce que j'eusse acheté quelques meubles pour m'établir au Presbytère ; il savait l'embarras où je me trouvais, et la raison pour laquelle je n'apportais rien avec moi ; la veuve n'avait point caché son dessein de me donner tout ce qu'elle avait. Il

me témoigna son regret, qu'elle ne l'eût pas écrit. Je ne sais pourquoi, mais j'étais content qu'elle ne l'eût pas fait : je me représentais toute cette famille trompée dans son attente, maudissant peut-être cette âme excellente, qui ne méritait que des bénédictions. Aucun sentiment indigne d'elle ne l'avait accompagnée dans la tombe ; et moi-même, je n'en inspirais aucun dont j'eusse à rougir. Cette douce pensée me consola bien mieux que n'aurait fait l'héritage.

Le lendemain matin, j'appris que les parens avaient passé la nuit à faire leurs coffres ; que les chariots étaient venus, et qu'ils étaient partis avec tous leurs effets. On m'apporta les clefs de la maison ; j'y allai, et la trouvai absolument vide ; et le

contentement intérieur que j'éprouvais ne fut point altéré. Je m'écriai avec Virgile : *Je vous salue, mes pénates ; c'est ici ma maison et ma patrie, faisons des libations à Jupiter.* Des larmes d'attendrissement coulaient de mes yeux.

Mon cher magister, dis-je au maître d'école qui me suivait, ces larmes ne sont-elles pas la meilleure des libations ? — Il ne me comprit pas, et crut que je pleurais d'entrer dans une maison aussi dénuée ; il m'en témoigna son chagrin. Non, mon ami, lui dis-je ; une maison n'est jamais vide, quand elle est habitée par un cœur content, par une âme en paix avec elle-même et avec tout le monde : ne sont-ce pas là les meilleurs meubles ? Qu'importe comment on est logé

pour quelques instans? On entre tout nud dans sa première demeure; on n'emporte, dans la dernière, qu'un drap et un coussin inutile, et l'on se tourmente pour avoir plus qu'il n'est nécessaire, pendant le court intervalle qui sépare ces deux époques.

C'est bien dit, notre digne Pasteur, me répondit l'honnête magister, mais il vous faut pourtant un lit et quelques chaises; j'ai parlé de votre embarras aux chefs de la commune, et ..... mais je les vois déjà qui viennent, dit-il en regardant dans la cour. Je m'avançai, et je vis une foule d'hommes, de femmes et d'enfans, tous chargés de différens meubles et ustensiles. — Chacun apportait quelque chose; et, dans un instant, ma maison fut

garnie au-delà de mes besoins. C'était peu pour chacun, c'était trop pour moi ; mais j'aurais affligé et blessé leurs cœurs en les refusant ; je n'en eus pas même la pensée ; et le doux lien des bienfaits et de la reconnaissance nous attacha d'abord les uns aux autres.

Mes bons paroissiens m'avaient aussi apporté des provisions pour quelques jours. Je fis servir mon simple dîner sous deux beaux châtaigniers, devant la porte de la maison. Si je n'avais pas eu un souvenir si récent de celui que j'avais trouvé si bon à côté de *ma mère*, jamais Roi n'aurait fait un meilleur repas. A peine l'eus-je fini, que, pour mon dessert, le Fermier vint m'apporter un quartier de la rente du domaine de la Cure. Alors je

me crus riche, et vraiment chez moi; et je pris possession de la maison, du jardin, de ma chambre, et de ma superbe vue. Avec quel plaisir je la regardai! Combien tout ce qui m'entourait répondait à mon âme! C'était un jour de fête, je voyais, de ma fenêtre, tout le monde en mouvement dans le village, ou jouissant d'un doux repos; les domestiques allaient et venaient; les enfans, proprement mis, jouaient sous un gros tilleul; des jeunes gens des deux sexes dansaient, se promenaient en se tenant sous le bras; les femmes causaient ensemble devant leurs portes; des groupes de paysans, assis sur des bancs ou sur des troncs d'arbres, fumaient leurs pipes, jouissaient de cette belle soirée, et regardaient le

ciel pour juger le temps du lendemain. Dans le lointain, on entendait les clochettes des troupeaux qui étaient aux pâturages. — Toutes ces scènes champêtres étaient si nouvelles pour moi ! et cependant me paraissaient familières ; j'en avais l'image au fond de mon cœur ; c'étaient des souvenirs de mon enfance : ils se réveillèrent avec force, je pensai à mon vertueux père, et je promis aussi à mes paroissiens l'exemple des vertus que j'allais leur prêcher, et l'attachement le plus vrai. Il n'y avait pas dans mon cœur une étincelle de haine pour qui que ce fût au monde, pas même la moindre amertume ; j'aurais pu, de bonne foi, dans ce moment-là, et sans aucune exagération, dire à tous ceux que j'au-

rais rencontrés : aimez-moi comme je vous aime ; et si l'occasion s'en fut présentée, je crois fermement qu'il n'y a point de belle action, point de sacrifice pour le bonheur de mes semblables, dont je n'eusse été capable. S'il existe un homme qui n'ait pas éprouvé de ces momens où son âme toute entière est à la vertu, et à l'amour de son prochain ; que cet homme ne passe jamais le seuil de ma porte.

Quant à moi, ma tête et mon cœur s'exaltèrent au point que je sentis le besoin de me promener au grand air. Je sortis, mais je ne voulus pas traverser le village ; tout homme que j'aurais rencontré, fût-ce le meilleur des hommes, aurait mêlé quelque chose de terrestre à mes sensations, et je voulais jouir

de cet état qui semblait m'élever au-dessus de l'humanité. J'errai donc seul dans la campagne; mais au bout d'une demi-heure, je fus comme forcé par un attrait irrésistible de revenir à la maison; j'entrai dans ma chambre comme dans un Temple, j'éprouvais un calme parfait, ou plutôt une espèce de langueur voluptueuse. — Je ne réfléchissais point, je n'avais même aucune pensée distincte, mon âme était comme une mer en repos, dont la surface unie répète mille images fantastiques; mais celle qui dominait, et qui insensiblement effaça toutes les autres, était celle d'un père de famille! je croyais voir dans tous les coins de ma chambre, des êtres féminins plus beaux que des anges, qui voltigeaient autour de moi. Ce

que j'éprouvais ne me paraissait pas tenir du tout aux sens ni à rien qui eût le moindre rapport avec la vie réelle ; mon cœur était plein d'amour, mais d'un amour si pur, si céleste, que je m'écriai : non, ce n'est pas un être intellectuel, qui n'ait aucune des faiblesses de l'humanité ; c'est un de ces anges que je crois voir voltiger autour de moi, sous des formes toutes plus belles les unes que les autres, et dont pas une n'a la moindre ressemblance avec aucune des femmes que je connais. Alors je me perdais dans des idées chimériques ; je formais des projets de bonheur sans objet déterminé ; je ne pensais plus au charme d'être possesseur d'une maison, mais à celui de l'habiter avec cet être angélique, formé tout exprès pour moi.

Combien l'homme est faible, et qu'il se connaît peu lui-même ! j'étais au plus haut point de mon délire sentimental, quand la fille du maître d'école entra dans ma chambre pour arranger quelque chose. Elle n'avait rien du tout de remarquable qu'une taille assez bien prise, et une tournure svelte ; mais, à l'instant même, elle me parut réaliser les rêves de mon imagination, et toutes ces figures célestes, que je croyais voir errer dans la chambre, disparurent pour faire place à la fille du Magister ; je l'avoue et j'en rougis, ce fut avec effort et peine, que je quittai la chambre où elle avait à faire ; je restai quelque temps sur la porte à la regarder ; — peu-à-peu cependant l'illusion se dissipa, je la vis ce qu'elle était ; et, lorsqu'elle passa près de

moi, en me souhaitant le bonsoir, pour retourner chez elle, je n'eus pas la moindre envie de la retenir. Mais elle avait levé le voile dont mon imagination avait couvert mes sensations, — j'eus honte de sentir que c'était une femme qu'il me fallait, et non pas un Ange. Au premier moment, je fus humilié de cette découverte ; mais, pourquoi le serais-je d'éprouver ce que tous les hommes éprouvent ; ce que Dieu mit dans leur cœur pour la consolation des peines de cette vie ? O Nature ! je te remercie de m'avoir créé semblable à mes frères ; de m'avoir donné le désir de doubler mon existence, en prenant une compagne. Puissé-je la trouver bonne et sensible ! puisse-t-elle m'aimer comme je sens que je l'aimerai ! et mon bonheur ne sera point idéal.

LE MARIAGE.

QUELQUES jours se passèrent entre les illusions de mon imagination, les desirs de mon cœur, et les réflexions de ma raison, qui me calmèrent peu-à-peu. Mais, lors même qu'on est calmé, il reste toujours quelque chose de ces momens d'enthousiasme, de vertu et de sensibilité que j'avais éprouvés; les premiers jours de mon établissement dans ma cure m'ont rendu meilleur; je n'y pense jamais, même à présent, sans avoir au moins l'envie de réaliser les sermens que je fis alors, d'être

le meilleur des Pasteurs, des époux et des pères.

Après quelques dimanches, je fus prié d'aller prêcher dans un village voisin, à la place d'un vieux Ministre qui avait été malade, et n'était pas encore bien remis. C'était fort près d'Eizebach. J'y fus en me promenant ; je trouvai la femme du Pasteur, qui m'attendait dans le jardin ; elle m'accueillit avec une bienveillance marquée, se réjouit de notre bon voisinage, et me dit une foule de choses honnêtes, et presque amicales. Avant que d'entrer chez elle, je savais déjà qu'ils n'avaient que deux enfans, une fille et un fils ; qu'ils étaient à leur aise, et que la fille aurait une jolie dot. Elle m'avait aussi demandé, si je ne pensais point à me marier ; — enfin

il était clair qu'elle avait des vues sur moi pour sa fille, et cette idée me donna de l'humeur et de la défiance ; j'y fus confirmé en entrant dans la chambre, où la mère m'introduisit ; sa fille y était, parée de tous ses atours, rougissant jusqu'aux yeux, lorsque je la saluai, et me rendant mon salut de l'air le plus embarrassé.

Le Ministre entra, c'était un bon vieillard dont la figure était belle et vénérable ; il me souhaita la bienvenue amicalement, et sans la moindre affectation. Moi, je le saluai très-froidement, j'étais décidé à voir tout en mal : je crus remarquer dans ses traits, dans son sourire, un air ironique, avare et méchant. La mère, avec ses politesses outrées, me parut une insupportable flatteuse. Je ne vis

à la jeune fille que quelques taches de rousseur, qu'une peau très-blanche faisait ressortir, et son modeste silence me parut de la maussaderie.

Tout était visiblement arrangé pour me donner une grande idée du bien-être de la famille. Sur la table à café couverte d'un linge bien blanc, étaient des tasses de porcelaine avec des petites cuillers d'argent ; la mère, sous différens prétextes, ouvrit deux ou trois fois une grande armoire en noyer, où l'on voyait rangée en parade une douzaine au moins de services et deux beaux flambeaux d'argent ; toutes les fois que cette armoire s'ouvrait, je détournais les yeux ; le vieillard souriait toujours ; enfin il dit :

Mais qu'est-ce qu'il y a donc aujourd'hui ? ma femme, tout a un air

air de fête et d'aprêt. Est-ce un jour de naissance, ou quelque chose de semblable ? Ta fille est parée comme si elle devait être marraine. — La jeune fille devint comme une rose, et baissa les yeux. — Sa mère balbutia quelques mots du cher voisin qu'on attendait ; et le cher voisin devenait toujours plus froid et plus sombre.

La jeune fille sortit sous quelque prétexte ; à peine fut-elle dehors, que sa mère commença des éloges à n'en plus finir ; sur son économie, sur sa diligence, sur ses vertus, etc. etc. Bon, dis-je en moi-même, chacun joue son rôle ; ses parens lui ont dit : tu sortiras, et nous dirons du bien de toi. Je ne répondais rien du tout ; et la bonne mère continuait à louer à

toute outrance les qualités de sa fille.

Mais ma femme, dit le vieillard, sur quelle bonne herbe as-tu donc marché ce matin ? tu dis tant de bien de notre Auguste, et à l'ordinaire tu lui trouves toujours quelque tort.

Des bagatelles, dit-elle, en rougissant, des riens ; je n'ai jamais sujet de gronder.

Ce n'est pas que je te blâme, ma femme, bien au contraire ; quelque gentille que soit notre fille, elle a ses défauts, et c'est à sa mère à la reprendre.

Quoi ? quel défaut a-t-elle donc ? reprit la bonne dame ; moi je ne lui en connais point.

Je veux dire, répondit-il avec douceur, qu'elle n'est pas encore la moitié aussi économe, aussi habile,

aussi charitable, aussi pieuse, aussi bonne femme, en un mot, que sa mère. — Voilà tout ce que je voulais dire, chère amie. Il se tourna ensuite de mon côté, et me fit quelques questions de Théologie, auxquelles je me hâtai de répondre pour échapper aux empressemens de sa femme; et je fis durer l'entretien jusqu'au moment où la cloche annonça qu'il fallait aller à l'Eglise. Auguste y va aussi, dit la mère; pour rien au monde elle n'y manquerait; elle a entendu dire tant de bien de vos sermons!..... Il m'échappa, je crois, un signe d'impatience, et je me hâtai de prendre le chemin du Temple sans attendre mademoiselle Auguste, que je voyais arriver son livre de Cantiques à la main.

Je montai en chaire ; mademoiselle Auguste était placée devant moi ; je ne pouvais éviter de la regarder, et j'avoue qu'elle me parut très-bien. Je pouvais d'autant mieux l'examiner, qu'elle avait les yeux baissés, et ne les ôtait pas de dessus son livre.

Lorsque le chant commença, elle les leva, ses beaux yeux bleus, en même temps que sa jolie bouche s'entr'ouvrait, et qu'il en sortait des sons si doux et si harmonieux !— Sa tête était un peu inclinée.—Son attitude avait une grâce indéfinissable, et sa physionomie une expression qui l'embellissait extrêmement. Je ne pouvais en détacher mes regards : les siens se fixèrent sur moi dès que le sermon commença, et ne me quittèrent plus ;

mais il était aisé de voir que la dévotion seule l'occupait. Ma prévention contre elle diminuait à chaque instant, et j'étais décidé à lui offrir mon bras en sortant pour revenir chez elle; mais elle avait pris les devants, et je ne pus l'atteindre. Il faut convenir qu'elle est charmante, disais-je en revenant tout seul, mais c'est égal; elle ne fera nulle impression sur mon cœur.— Ce cœur s'endurcissait de tout ce qu'on faisait pour l'attendrir. A peine fus-je rentré, que la mère recommença son rôle, et l'éloge de sa fille; mais elle chercha inutilement à lui faire dire son avis sur mon sermon, mademoiselle Auguste garda le silence. Si je ne l'avais pas vue aussi doucement attentive et recueillie, j'aurais pu croire qu'elle

ne l'avait pas écouté, ou qu'il lui avait déplu. J'étais sûr du contraire, mais je voulais m'armer contre elle ; et je pris son refus de répondre, pour opiniâtreté, impolitesse ou gaucherie.

La mère avait résolu de m'attaquer de toutes les manières ; il me fallait, bon gré mal gré, la suivre du haut en bas de la maison, pour voir toutes ses chambres, tous ses trésors, tout ce qu'elle destinait à sa fille, en la mariant.

Tu as beau faire, pensais-je en la suivant, tous ces biens offerts ne me tentent point, et tu aurais dix fois plus de chambres, toutes mieux meublées les unes que les autres, que je n'épouserais pas ta fille. J'étais vraiment piqué des projets qu'elle avait formés sur moi avant

que de me connaître ; ils ne flattaient pas du tout mon amour-propre, et me donnaient à mes propres yeux une espèce de ridicule. Toute cette famille se jetant à ma tête, m'inspirait une sorte de repoussement que je ne cherchais point à déguiser.

Je voyais d'avance le bon dîner qu'on m'avait préparé, et qui servirait encore à relever les talens de mademoiselle Auguste ; mais j'étais bien décidé à manger de tout, sans rien approuver, et à ne parler qu'orthodoxie avec le vieux ministre, qui, à tout prendre, était celui qui me déplaisait le moins.

Enfin la mère m'avait montré toute la dot de sa fille : l'homme sage, me disait-elle, ne doit pas regarder à la richesse : mais, quand

elle se rencontre avec le mérite, c'est tant mieux. Il ne faut pas surtout qu'un Pasteur commence avec des dettes, quand il devrait coucher sur de la paille ; mais encore vaut-il mieux coucher dans de bons lits quand on les trouve. — Il faut aussi qu'un brave Pasteur ait une bonne femme à lui ; et sans doute, ajouta-t-elle en souriant, vous ne tarderez pas à en avoir une?..... Vous l'avez peut-être déjà choisie dans votre cœur?.....

Vous l'avez deviné, madame, lui dis-je, en faisant une inclination de tête ; ce choix est fait depuis longtemps : je ne vis plus d'autre moyen de me débarrasser d'elle, et je me décidai, sans trop réfléchir, à cette petite fausseté. Ah ! ah ! dé-

puis long-temps, reprit-elle ! et le mariage se fera donc bientôt ?

Puisque vous avez la bonté, madame, de prendre quelqu'intérêt à mon sort, je vous avoue que c'est vrai. Je m'attendais à un changement total de manières ; mais, à mon grand étonnement, cette bonne femme prit ma main d'un air attendri, la serra avec l'expression de l'amitié ; en me disant : Puisqu'il en est ainsi, cher voisin, je prie Dieu pour vous et votre chère épouse ; aimez-vous bien, et vivez ensemble en paix et en bonne union jusqu'au tombeau : on nous a dit que vous étiez un bon et digne jeune homme, qu'à l'université, vous aviez eu une conduite excellente ; vos paroissiens d'Eizebach ne peuvent assez se louer de vous. Une bonne réputation et

une bonne conscience, voilà ce qu'il faut pour obtenir la bénédiction du ciel ! Vous l'aurez, mon enfant, car un bon mariage est la première des bénédictions, le plus grand bonheur que Dieu puisse accorder aux hommes sur cette terre ; et, s'il plaît au ciel, votre femme sera aussi bonne, vous rendra aussi heureux que..... Elle s'interrompit pour essuyer quelques larmes..... que j'ai tâché de rendre heureux mon mari, acheva-t-elle plus bas.

Alors, sans plus rien me montrer, elle me conduisit en bas ; et, en entrant dans la chambre, elle apprit à son mari et à sa fille que j'allais me marier : le vieillard regarda sa femme avec un sourire triomphant ; ensuite, il me prit les mains, et me complimenta de la

manière la plus affectueuse ; j'étais horriblement embarrassé de mon mensonge.

A présent, femme, dit-il, allons nous mettre à table ; je dinerai de bien meilleur appétit, et Auguste aussi, je t'en réponds. On servit le diner ; depuis quelques momens, la timide et silencieuse Auguste était devenue très-causante ; elle parla de mon sermon dont elle aurait pu faire l'analyse, et le défendit avec chaleur contre quelques critiques de son père. Il fut aussi question de mon prétendu mariage, et mon embarras fut mis sur le compte de l'amour ; on but à la santé de mon épouse avec cordialité ; il s'établit entre nous une gaieté douce et sereine, qui rendit le repas très-agréa-

ble. Au dessert, le bon vieillard dit à sa femme :

Eh bien, mère, serions-nous à notre aise comme nous le sommes avec le voisin, si nous ne savions pas ce que nous savons ? Depuis que tu t'étais mis cette affaire dans la tête, nous étions tous contraints et gênés, et cette petite fille plus que personne. Je te l'ai dit, ma femme, les voies secrètes et tortueuses ne sont bonnes à rien ; dès qu'on y marche, on a le cœur angoissé, l'esprit embarrassé, et les paroles n'arrivent plus sur les lèvres, ou elles y viennent trop et mal. Je te le dis franchement, tu m'as paru tout le jour agir et parler avec fausseté, comme si tu répétais un rôle, et je n'aime pas cela.

Surpris de l'extrême franchise du

bon homme, embarrassé de ma position, je baissai les yeux après avoir cependant jeté un regard à la dérobée sur la jeune fille. Plus interdite encore, elle rougissait et pâlissait alternativement, et levait, de temps en temps, sur son père des regards supplians, qu'il n'avait pas l'air de remarquer.

Non, en vérité, lui répondait sa femme, non, je n'étais pas fausse; j'aurais desiré de tout mon cœur que cela pût arriver; il en est autrement, à la bonne heure; il faut bien s'en consoler. Je ne serai jamais fausse, non, quand même notre Auguste devrait toujours nous rester; mais est-ce qu'il y avait du mal de..... D'aider un peu à la Providence, interrompit, en riant, le ministre, par des petits moyens

détournés ? Ma chère amie, ce que Dieu veut qui arrive, arrive toujours sans que l'homme s'en mêle ; sans doute on ne peut pas s'empêcher de désirer ce qu'on croit qui nous convient ; mais alors, pourquoi aller par deux chemins ? Pourquoi ne pas attendre qu'on se connaisse un peu mieux ? Et si l'on se convient, se parler avec franchise. Si c'est à un homme honnête et droit que l'on a à faire, il en agit franchement de son côté, l'on sait à quoi s'en tenir ; et s'il dit non, on ne s'en aime pas moins. Si c'est un méchant, un moqueur, il ne mérite plus qu'on pense à lui, et on le laisse là.

J'étais toujours plus étonné et confus de la tournure que la conversation avait prise, et je ne sa-

vais quelle contenance tenir. La pauvre Auguste était véritablement en souffrance ; des larmes tombaient goutte à goutte de ses yeux baissés sur son assiette ; elle aurait voulu sortir, mais son père, à côté de qui elle était placée, et qui paraissait l'aimer passionnément, tantôt lui tenait une main, tantôt passait son bras autour d'elle. La mère, un peu babillarde de son naturel, ne voulait pas céder, Dis ce que tu voudras, répondit-elle à son mari, les hommes n'entendent rien à ces délicatesses de jeunes filles. On peut désirer une chose, et ne pas la dire ouvertement, demande à Auguste, demande à toutes les filles du monde, si l'on dit ces choses-là ?

Qu'en dis-tu, Auguste ? lui demanda son père.

Maman a raison, dit-elle sans lever les yeux ; mais, cher papa, ne voulez-vous pas que j'aille chercher encore une bouteille de cidre ? Et elle se levait, enchantée d'avoir trouvé ce prétexte.

Dans un moment, lui dit son père, en posant sa main sur son bras, pour la faire r'asseoir, moi, je te dis, ma fille, que, dans cette seule occasion, ta mère n'a pas raison, tu n'es pas bon juge là-dedans. Toi, qui n'as rien désiré, oh ! rien du tout ! je le sais bien, tu ne pouvais et ne devais rien dire. Mais ce que ta mère désirait, elle pouvait, elle devait le dire tout naturellement..... Cher père, dit Auguste d'un ton suppliant. — Il la regarda avec tendresse, lui frappa doucement sur la joue, en lui disant : c'est bien à

présent, tout est dit; va chercher deux bouteilles de cidre blanc. Elle ne se le fit pas répéter.

Dès qu'elle fut sortie, il se tourna de mon côté.

Mon cher collègue, me dit-il, j'aime à croire que vous êtes ce que votre physionomie annonce; honnête, bon, franc et sensible; vous ne vous moquerez donc pas de nous si je vous dis tout franchement, que sur tout le bien que nous avons entendu dire de vous, nous avons désiré que vous devinssiez notre gendre, parce que nous désirons le bonheur de notre Auguste, qui, j'ose le dire à présent, mérite tous les éloges que sa mère vous faisait d'elle. Dieu ne l'a pas voulu, à la bonne heure; vous êtes engagé, nous n'en serons pas moins bons

amis, et bons voisins, n'est-ce pas? Et il me tendait sa main vénérable par-dessus la table. La honte de ma fausseté, l'attendrissement de sa franchise liaient ma langue. Je n'osai rien lui dire, mais je serrai sa main, je posai mes lèvres dessus, et je la mouillai de mes larmes.

Eh bien! tu vois, mère, dit-il en la retirant pour essuyer aussi les siennes, je lui ai dit ce que nous désirions, et nous voilà tous les trois les larmes aux yeux; il sera notre ami, quand même il ne sera pas notre fils; et sa femme sera notre seconde fille; n'ai-je donc pas bien fait de lui parler comme j'aurais voulu qu'on le fît d'abord, au lieu de ce que tu as fait tout le jour: cet honnête homme aurait répondu: j'ai une épouse; et tout

aurait été fini. Je ne comprends pas, je te l'avoue, comment tu as pu résister hier aux prières de ton enfant, qui te conjurait à genoux, en fondant en larmes, de ne faire aucune démarche pour décider le voisin en sa faveur ; de remettre le tout à la bonne Providence : c'étaient l'innocence, la dignité, la délicatesse de la jeune fille qui s'exprimaient en ce moment, et tu ne les as pas écoutées.

La vieille dame, fondant en larmes, se jeta au col de son mari, en lui disant : j'ai eu tort, mon cher ami, mais toi aussi, n'as-tu pas eu tort de commencer à présent cet entretien ?

Non, répondit-il, non, j'ai bien fait ; je me suis bien apperçu que cet honnête homme avait remarqué

tout ce que tu faisais pour l'attirer ; devais-je lui laisser penser que notre sage et modeste Auguste en était de moitié, et le laisser sortir de chez nous comme d'une caverne de voleurs. Dieu soit loué de ce qu'il a une épouse, à présent nous pouvons parler.

Cher ami, j'ai eu grand tort, dit la mère en l'embrassant, et pleurant encore ; il l'embrassa aussi, et lui dit : à présent, n'en parlons plus ; rappelle ta fille.

Un moment ! m'écriai-je ; mon cœur et ma main sont libres. — Donnez-moi votre fille, si elle peut m'aimer, je serai trop heureux.

La mère me regarda avec un étonnement mêlé de joie. Le père, d'un air froid et sérieux : Que dois je croire, mon voisin, me dit-il,

n'avez-vous pas dit à ma femme que vous étiez engagé?..... Ah! je vois ce que c'est; vous n'avez trouvé que ce moyen d'échapper à ses persécutions..... N'est-ce pas cela, n'ai-je pas deviné? — J'avais une honte extrême de ma fausseté malhonnête. Vous m'avez cru simple et bon, dis-je en rougissant; je crains que vous ne me croyez faux et méchant. Je ne puis comprendre moi-même ce qui s'est passé depuis ce matin dans mon âme, ni comment j'ai pu m'offenser de ce qui fait à présent l'objet de mes vœux.

Il faut bien que je vous pardonne, dit-il en riant, puisque j'ai pardonné à ma femme. Chère amie, il t'a payée de la même monnaie que tu lui donnais. Eh bien! mon cher voisin, vous me demandez mon

Auguste, vous savez déjà que c'était notre souhait ; c'est à vous de tâcher que ce soit aussi celui de notre enfant. Elle mérite tout votre attachement, obtenez le sien, venez nous voir souvent. Je vous donne ma parole qu'elle ne saura pas un mot de ce que nous venons de dire ; et dans trois mois d'ici, nous reprendrons cet entretien : il faut bien ce temps pour se connaître ; et fiez-vous à mon expérience, ces trois mois ne seront pas les plus mauvais, ni les plus longs de votre vie.

Il sonna, et sa charmante fille rentra en apportant deux bouteilles ; elle avait encore l'air embarrassé et les yeux humides ; mais elle nous trouva, son père et moi, enfoncés dans une dissertation théologique

qui nous absorbait entièrement ; et petit à petit elle se remit.

Après le dîner, pendant que le vieux Pasteur faisait sa méridienne, et que la mère rangeait son ménage, nous fûmes, Auguste et moi, nous promener dans le verger, et de-là dans la campagne. — Je la voyais sous un tout autre jour ; c'était déjà la compagne de ma vie, la mère de mes enfans, l'être destiné à embellir mon existence. — Ses taches de rousseur avaient disparu, ou donnaient plus de jeu à son aimable physionomie. Je ne voyais plus que sa fraîcheur, son innocence, ses grands yeux bleus animés d'un feu si doux ! cette bouche vermeille et riante, et ses dents si saines et si bien rangées !

Nous arrivâmes à un sentier étroit ;

elle marchait la première, et je regardais avec ravissement sa taille noble et grâcieuse, et sa démarche ferme et légère. Mon cœur était délicieusement ému ; il le fut bien plus encore lorsque marchant ensuite à côté l'un de l'autre, son joli bras passé sous le mien, elle me parla de son enfance, de ses parens, de son père sur-tout, avec une tendresse, un respect, un dévouement, que je ne pus exprimer ; ses yeux brillaient de l'amour filial, et j'eus bien de la peine à m'empêcher de lui parler d'un autre amour qu'elle aurait pu lire dans les miens.

Je la quittai le soir ; et déjà le lendemain à l'aube, j'avais dirigé ma lunette d'approche, seul meuble qui me restait de l'héritage de mon père,

sur le toît de la maison où demeurait ma belle Auguste.

Les trois mois passèrent en effet comme un éclair ; jusqu'alors je n'avais pas connu le véritable amour, car je ne veux pas donner ce nom à la séduction où m'avait entraîné une coquette : il est si facile à vingt-deux ans, de prendre pour de l'amour la vanité flattée, ou les sens émus ! Mais ce que j'éprouvais pour Auguste était bien différent ; c'était un sentiment si vrai ! si pur ! qui remplissait mon âme entière, et me donnait une nouvelle existence. Avec elle, je ne songeais jamais à briller, à montrer de l'esprit ; mais j'avais la passion d'acquérir toutes les vertus. Eh ! pourquoi ne l'avouerai-je pas ? cet amour aussi ranimait ma foi, et mes espérances ; j'y puisais la cer-

titude du bonheur non-seulement pour cette vie, mais pour celle qui est à venir; mes études, mes réflexions, mon incertaine et froide philosophie ne m'avaient laissé que du vague et du doute: l'amour, en pénétrant mon âme d'une flamme ardente et céleste, en dissipa l'obscurité. L'horreur du tombeau, la crainte du néant, le sombre avenir; tout disparut, tout s'éclaira d'une vive lumière; je sentis que l'être à qui le ciel a donné l'amour doit être immortel, et l'éternité m'appartint.

Oserai-je, après ces sublimes images, parler de ce mouchoir blanc que je voyais flotter avec tant de délices en dehors de la fenêtre de mon Auguste; il me disait qu'elle pensait à moi, qu'elle me désirait,

qu'elle m'appelait.—Je volais à ce doux signal, et toute la création me paraissait embellie. Malheur au jeune homme dont le cœur glacé et déjà corrompu, ne comprendra pas ce que j'éprouvais alors! Il ne sera jamais aussi heureux, même au sein des plus vives jouissances, que je l'étais en appercevant ce mouchoir à un quart de lieue de distance.

Nous ne fûmes mariés que le printemps suivant; le père d'Auguste nous donna la bénédiction nuptiale; il devint mon père aussi, et sa fille la plus adorée des femmes.

Le lendemain de nos noces, nous échappâmes aux parens, et aux visites; et, nous sauvant par le jardin, nous prîmes le chemin d'Eizebach. Avec quel transport je con-

duisais mon Auguste dans ma maison, *dans la sienne !* Quelle promenade, bon Dieu ! que celle que nous fîmes d'un village à l'autre ! Mon Auguste, ma compagne, mon amie, la plus chère moitié de moi-même, appuyée sur mon bras, le serrant contre son cœur doucement agité.....

J'avais destiné à cette promenade un chapitre entier, dédié aux célibataires ; mais j'ai pensé que ceux qui n'en ont jamais fait de semblable, ne me comprendraient pas, et que ceux qui en ont fait une, ne voudraient pas lire la mienne. C'est cependant à ceux-là que je m'adresse, et non pas à ceux qu'un triste égoïsme condamne à vivre seuls. O vous tous, époux fortunés ! vous, qui, une fois en votre vie,

conduisites dans votre maîson une jeune, belle, et tendre épouse ; si elle existe encore, allez lire ce chapitre à côté d'elle. Si elle n'existe plus, allez le lire sur son tombeau, et dites avec moi : Oh ! combien l'homme est heureux ! il peut former un lien si fort et si doux, que la mort même ne peut le rompre ; si elle l'interrompt quelques instans, on est heureux encore et par le souvenir et par l'espérance.

Dans un chemin creux, presque à l'entrée du village, nous rencontrâmes une superbe voiture atte ée de quatre beaux chevaux bais, avec des laquais derrière, en livrée neuve ; c'était celle de l'Intendant Schink : quelques temps après ma nomination à la cure d'Eizebach, le Seigneur afferma le château et le

domaine, et ce fut à ce monsieur Schink; je le vis peu, il faisait de fréquens séjours à la ville pour courtiser une jeune héritière qu'il avait enfin obtenue en mariage, et qu'il amenait en triomphe au château d'Eizebach. Dès qu'il me vit, il fit arrêter sa voiture; et, mettant la tête à la portière, il me dit: Je vous rencontre à propos, notre cher Pasteur, pour vous faire part de mon mariage; voilà ma jeune épouse que je vous présente. Je le saluai en lui faisant mon compliment de félicitation, puis j'ajoutai: Cette rencontre est encore plus à propos que vous ne pensez, monsieur l'Intendant, voici à mon tour ma jeune épouse que je vous présente: je me suis marié hier.

Vraiment, dit-il, c'est trop sin-

gulier, et je crois qu'en cent ans, il n'arriverait pas une rencontre aussi bizarre.—Il salua ma femme, et me présenta à la sienne. Elle me fit un petit sourire de protection, et une inclination de tête à mon Auguste, qui baissait timidement les yeux, et que la belle dame examinait de la tête aux pieds. . . . . .

L'Intendant fit ouvrir la portière, descendit, et proposa à sa femme de descendre aussi, et de faire avec nous le chemin à pied, jusqu'au château, qui n'était qu'à cent pas. Il me parut qu'elle aurait autant aimé rester; mais son mari n'attendit pas sa réponse, il l'enleva du carosse, et fit signe au cocher d'aller en avant. Nous le suivîmes tous les quatre; madame Schink, toujours froide et dédaigneuse; ma-

dame Bemrode, toujours timide et décontenancée ; moi, de très-mauvaise humeur, regrettant mon doux tête-à-tête, et désolé de cette rencontre. L'Intendant seul la trouvait charmante, unique, s'égayait, causait et riait tout seul.—Pour vous, disait-il, vous êtes encore des tourtereaux, mariés depuis hier..... mais nous, il y a huit grands jours ! et nous sommes déjà de vieux époux bien fatigués l'un de l'autre, n'est-ce pas, ma femme ? Il voulait plaisanter, sans doute, mais cette plaisanterie me faisait trembler, et me déplaisait horriblement.

Madame Schink contrastait complètement avec Auguste ; elle était mise avec une grande recherche et beaucoup de magnificence. Ses mains, son cou, ses cheveux, étaient or-

nés de pierreries, et sa robe surchargée des plus beaux points. La parure de mon Auguste consistait en une robe de fine toile blanche, et dans un joli chapeau de paille, garni de rubans, violets, attachés sous le menton; mais dans ses yeux brillaient encore de douces larmes, suite de l'entretien que nous venions d'avoir.

Ma belle dame, lui dit l'Intendant, puisque le hasard nous a fait rencontrer, il faut passer notre journée ensemble. — Je fis quelques objections; il ne les écouta pas, prit le bras de ma femme, dit à la sienne de s'appuyer sur moi, et nous marchâmes ainsi jusqu'au château. Arrivés à la porte, je voulus prendre congé, mais il ne voulut rien entendre, et entraîna ma femme

au haut du perron. — Il fallut bien la suivre et entrer ; il nous fit encore monter un escalier intérieur, puis il ouvrit une porte, et dit à sa femme : ma chère amie, voilà ta chambre ; elle était superbement meublée. Madame Schink promena tout autour son dédaigneux regard, et ne fit qu'une signe de tête, ensuite elle dit :

Une antichambre aurait été bien nécessaire, je crois que c'était difficile : au reste, pour un appartement à la campagne cela peut passer ; qu'en dites-vous, madame ? en se tournant vers Auguste.

Je n'ai jamais rien vu de plus beau, répondit-elle avec le ton de l'admiration.

Trouvez-vous ? Cependant, les rideaux ne vont pas avec le reste

de l'ameublement ; mais ce sopha est de bon goût ; voyons si on y est bien. Elle s'enfonça dans des coussins de satin couleur de rose, et fit asseoir Auguste ; puis se relevant tout de suite : comment est la salle à manger ? demanda-t-elle à son mari.

Nous allons y passer si vous le voulez, ainsi que dans le salon : tout est meublé à neuf, et vous serez très-contente. Il offrit la main à Auguste. — Je dis avec humeur : monsieur l'Intendant, ma femme a peut-être plus d'impatience encore de voir sa petite maison, et moi de la lui montrer, ainsi permettez-nous de vous quitter ; en disant cela, je pris le bras de mon Auguste. Madame l'Intendante nous fit une très-belle révérence ; son mari quelques

plaisanteries, et ils nous laissèrent aller.

Je l'avoue, j'avais de l'humeur ; cette rencontre avait troublé le plus beau jour de ma vie, et fait succéder aux sentimens les plus doux, une foule de sentimens désagréables ; je m'étais plu à ranger aussi bien que j'avais pu la chambre que je devais habiter avec mon Auguste. Elle était ornée dans le fond, d'une grande et belle armoire de noyer, à deux portes bien lisses ; un canapé, et sept chaises d'osier joliment tressé en garnissaient le tour ; une jolie table de cerisier était entre les deux fenêtres sous un miroir assez grand pour me répéter mon Auguste ; dans un autre coin, une petite table garnie en toile cirée verte, avec deux tiroirs. J'avais peint moi-

même les murs de la chambre avec des guirlandes de roses sur un fond vert-clair, pas très-bien, à la vérité, parce que je n'étais pas un grand peintre, et que je n'y avais pensé que quinze jours avant mon mariage; le tout faisait cependant un effet assez joli. La veille de mes noces, je le regardais avec complaisance et bonheur, et je jouissais d'avance de la surprise et du plaisir de mon Auguste, quand je l'introduirais dans cette jolie chambre; mais à présent qu'elle avait vu celle de l'Intendante, comment lui présenter la sienne? comment la faire asseoir sur ce canapé d'osier sans coussins, après avoir été si mollement sur le beau sopha de satin de madame Schink. Jusqu'au moment où nous les avions rencontrés,

mon cœur avait été trop délicieuse-ment ému, pour songer même à la chambre que j'avais si bien arrangé ; mais à l'instant où l'Intendant avait dit à sa femme : — " Ma " chère amie, voilà ta chambre," j'avais été frappé de l'idée que c'était là précisément ce que je voulais dire à Auguste. L'air d'admiration qu'elle avait en disant : — " Je n'ai " jamais rien vu d'aussi beau," serra péniblement mon cœur ; et les premiers pas que je fis avec elle en sortant de ce maudit château, n'étaient rien moins qu'agréables. Mais dès que nous fûmes entrés dans le bosquet qui conduisait chez moi, Auguste m'embrassa en pleurant, et me dit doucement : " N'est-ce pas, " mon ami, nous ne serons jamais " comme ces gens ?"

Oh ! jamais ! jamais ! lui dis-je en la serrant sur mon cœur ; et de ce moment, et le sopha de satin, et la belle chambre, et ceux qui l'occupaient sortirent de ma pensée.

Auguste pencha sa tête sur ma poitrine, je la serrai dans mes bras avec ardeur ; puis, en nous faisant mille caresses, nous arrivâmes dans notre simple demeure. Sois bénie ! toi qui viens l'embellir, lui dis-je en l'introduisant ; te voilà sous ton toit, sous le mien ; voilà *notre* chambre, et jusqu'à la fin de nos jours, nous l'habiterons ensemble. Combien elle me parut belle, cette chambre ! C'était le temple de l'amour ; et mes genoux, sur lesquels j'assis mon Auguste, le trône du bonheur. Elle ne pensait guère alors au sopha de l'Intendante. —

Une prison, une cabane, nous aurait paru de même, un palais ne nous eût pas paru davantage.

Auguste m'a tenu parole; ma chaumière est encore le temple de l'amour et du bonheur; nous y avons versé des larmes: eh! quel mortel n'en verse pas? mais jamais celles du dépit, de l'humiliation, de l'envie, ou du dégoût. . . . . Je m'arrête, car j'entends venir mon Auguste; sa démarche est plus lente qu'elle ne l'était alors, mais le sentiment qui la conduit près de moi, est encore le même; et moi je l'entends encore approcher, et je la vois entrer comme un ange du ciel, qui m'apporterait paix, bonheur, et bénédiction.

MA FEMME.

Je voudrais que le lecteur l'eût connue au moment où elle devint ma femme, il s'épargnerait un sourire de pitié sur le titre de ce chapitre, et à moi beaucoup de paroles..... Mais ces paroles, j'aime à les dire ; et peut-être parmi mes lecteurs, s'en trouvera-t-il d'assez heureux pour aimer à les lire, et pour sourire de plaisir ; ainsi je veux les retracer, ces temps si chers à ma mémoire.

Je ne connaissais guère alors mon Auguste mieux que le lecteur ne

la connait à présent ; je savais comme lui que c'était une jeune fille, fraîche, agréable, jolie, douce, et bonne enfant. J'avais entendu dire qu'elle touchait du clavecin, mais je n'avais pas grande opinion de son talent : car, pensais-je, aurait-elle négligé de le faire connaître à son amant, et jamais je ne l'avais entendue ; et son père, qui la chérit si tendrement, qui ne perd aucune occasion de la faire valoir, ne lui aurait-il pas laissé emporter son instrument ? Et jamais il n'en avait été question.

Trois mois après notre mariage, arriva le jour de naissance de ma femme ; en sortant le matin de notre chambre à coucher, nous trouvâmes dans l'autre chambre, vis-à-vis du sopha d'osier, un beau piano-forte,

tout ouvert, et sur le pupitre un cahier de musique, dont les paroles étaient des couplets composés par mon beau-père, pour sa fille chérie. Auguste fit un cri de joie et de surprise. Nous nous approchâmes tous les deux pour les lire.—La musique me parut assez difficile, et composée exprès pour les paroles. Auguste s'assit devant le clavier, et la déchiffra dans l'instant! elle joua d'abord la ritournelle et l'air avec une précision parfaite. Sa main brillante et légère, parcourait les touches comme quelqu'un de très-exercé; ensuite ses lèvres vermeilles s'entrouvrirent pour chanter les couplets avec une voix si belle et si douce! Bientôt elle fut trop attendrie pour continuer, mais elle acheva de jouer l'air. — Elle vint ensuite se

jeter dans mes bras ; elle souriait en essuyant ses larmes avec sa jolie main.

J'étais dans le ravissement. Quoi ! lui dis-je avec orgueil, un tel talent, mon Auguste ? Et c'est seulement à présent que je le sais !

Tu n'aurais pas eu de plaisir à le savoir, mon Charles, me répondit-elle, pendant que je n'avais point d'instrument, que je n'en pouvais point avoir. ..... Ecoutes-moi, mon ami, dit-elle voyant que j'allais parler ; j'aime la musique, je l'aime avec passion ; mon père l'aime de même ; c'est lui qui a été mon maître, et le meilleur des maîtres..... Un clavecin est si cher ! mes parens ont déjà dépensé tant d'argent pour mon trousseau ! je n'ai pas voulu qu'ils m'en ache-

tassent un, ni que mon père se privât du sien, ce qu'il aurait sûrement voulu faire. — Ni toi non plus, mon Charles, dit-elle en posant sa main sur ma bouche, tu n'étais pas assez riche pour les fantaisies de ton Auguste : qu'ai je donc fait ? dès que notre mariage fut décidé, j'ai cessé tout-à-fait de faire de la musique ; quand mon père s'en plaignait, je lui répondais : cher papa, maman a raison lorsqu'elle dit que la musique ne convient pas à une femme mariée ; et je veux m'accoutumer à m'en passer. Il ne m'en parla plus, et voilà pourquoi il n'en a jamais été question devant toi. A présent, j'ignore comment ce bon père a fait pour m'acheter ce piano ; mais je jouis délicieusement de retrouver le charme

de la musique, et d'en faire à côté de toi ; c'est un moyen de plus de te plaire. Elle m'embrassa encore, et courut se remettre au clavecin, où elle joua divinement de tête pendant plus d'une demi-heure : elle termina par un adagio qui finissait comme la vie, par un soupir..... et je me croyais au ciel. Auguste avait raison, et [nous étions tous les deux plus heureux dans ce moment, elle, par la privation, et moi, par la surprise, que si j'avais d'abord connu son talent.

A dix heures, nos parens arrivèrent : Auguste se jeta dans les bras de son père, sans pouvoir parler. — Petite fille, lui disait-il en riant, tu as cru attraper ton vieux père ; mais il devine tout, et surtout le cœur de sa fille : j'ai bien

vu ton motif pour te priver de musique pendant quatre mois ; je n'ai pas voulu t'ôter cette satisfaction, et je n'ai rien dit ; mais à la fin je m'ennuyais de ne plus entendre mon écolière. Allons, madame, voyons si vous n'avez point oublié ; faites honneur à votre maître, il faudra réparer le temps perdu et vous pourrez faire de la musique et chez le père et chez le mari.

Oh ! que le lecteur n'a-t-il pu voir dans ce moment combien la fille et le père étaient encore au-dessus de l'époux et de la jeune femme ! combien l'amour paternel et filial, exalté comme il était alors, l'emporte sur l'autre amour ! Auguste à genoux devant son père, baisant mille fois sa main respectable ; ce bon vieillard la serrant dans ses bras ; sa

mère toute en pleurs se joignant à ces douces caresses. Toute cette scène avait quelque chose de céleste, et j'aurais craint d'y mêler mes sentimens.

Auguste passa dans sa chambre avec sa mère, et je restai avec mon beau père à qui je contais ma douce surprise, et qui riait en m'écoutant. Au bout d'un moment, je vois rentrer ma femme pâle, émue, toute en pleurs; elle vint encore se précipiter aux pieds de son père avec un redoublement de tendresse, baisait sa main, joignait les siennes en répétant: O! le meilleur, oh! le plus chéri des pères! je sais à présent, je sais..... Et ses sanglots lui coupaient la voix. Sa mère la suivait, elle était attendrie aussi; le vieillard dégagea ses mains, il en

posa une sur le front de sa fille, et de l'autre, il fit un geste menaçant en souriant, à sa femme, et lui disant : *babillarde !* Alors la mère s'approcha et lui dit : oui, mon cher ami, j'ai tout dit à Auguste ; ne fallait-il pas que ton enfant sût combien tu l'aimes ? Vois, nous en sommes tous plus heureux : tu verses de douces larmes, et notre fille, et moi-même, et notre gendre.... Je pleurais aussi sans savoir ce qui était arrivé.

Le père répondit en riant, sur le même ton que sa femme : Et toute la Paroisse pleure aussi, peut-être ? et le Duché ? et l'Empire ? et le Ciel ? et la Terre ? ..... Quelle belle histoire tu nous fais là. Voici, mon gendre, tout simplement ce que c'est : Auguste s'est privée pendant

trois mois, de faire une seule note de musique, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup ; elle m'a dit, pour me tromper, qu'elle ne s'en souciait plus ; mais je n'ai pas été sa dupe ; j'ai bien vu que c'était pour ne pas m'ôter le clavecin : Qu'ai-je fait ? je l'ai gardé, puisque cela lui faisait plaisir ; mais j'ai voulu l'attraper à mon tour, et me donner, de mon côté, ma petite privation ; au lieu de quatre verres de vin que je buvais par jour, je n'en ai bu qu'un pendant ces trois mois.—J'ai dit aussi que je ne m'en souciais plus ;—qu'il me faisait mal ; et, de cette manière, j'ai épargné une vingtaine d'écus ; — d'autres petites économies ont fait le reste de la somme, et j'ai acheté ce clavecin, et j'ai pu à mon tour prendre ma revanche, et tromper madame Auguste.—

Voilà, mon cher fils, la cause de tous ces yeux mouillés : trouvez-vous qu'il en vaille la peine ?

C'est ainsi que j'appris que ma femme était excellente musicienne ; j'appris de même bien de choses encore, que son innocente modestie m'avait laissé ignorer, et qui me rendaient bien vain de mon Auguste. Mon seul regret était, que tous nos voisins, sur-tout l'Intendant et sa femme, qui cherchaient souvent à nous humilier, ne sussent pas combien Auguste était vraiment aimable, et n'eussent d'autre opinion d'elle que celle que j'en avais eue moi-même dans les premières semaines. Plus il y avait d'étrangers autour d'elle, et plus elle était silencieuse, embarrassée et timide ; c'était pour moi seul, c'était dans l'intimité de notre douce

union, que les feuillets de son âme innocente, éclairée et vertueuse, se déroulaient insensiblement à mes yeux. Chaque jour je faisais une nouvelle découverte, et chaque jour mon attachement augmentait; ainsi le botaniste, en cherchant des fleurs ignorées, en les examinant avec soin, y découvre et des beautés, et des propriétés, et souvent le plus doux parfum, et jouit avec orgueil de chaque plante nouvelle qu'il trouve sous le gazon; mais il aime à faire connaître ses trésors, et le mien voulait rester caché. On ne la croyait généralement que simple, douce et bonne. La plaisanterie est un des grands moyens de briller dans la conversation; ma femme avait un tour d'esprit noble et sérieux qui l'éloignait de ce genre; et d'ailleurs

elle détestait tout ce qui tenait le moins du monde à la médisance, et trop souvent c'est sur le compte de son prochain que l'on s'égaye. Sa modestie l'empêchait de parler sur des sujets plus relevés. J'aime mieux, disait-elle, écouter ceux qui savent plus que moi, et ne pas humilier celles qui peut-être ignorent ce que mon père m'a appris. — Il ne lui restait donc que les propos insignifians. — Elle ne les aimait pas; en sorte qu'elle ne parlait presque point. Quand je lui en faisais un reproche, elle me répondait :

Cher ami, encore un peu de temps, et ces lèvres perdront leur fraîcheur, et ces joues pâliront, et le feu de ces yeux s'éteindra.

Mais, ma chère Auguste, ce n'est pas de cela dont je veux parler; c'est

de ton esprit, de ta raison, de tes connaissances. Oh ! répondait-elle en souriant, ce que disent des lèvres de vingt ans est toujours si bien dit ! si sage ! si spirituel ! Je sais bien, je t'assure, que je n'ai pas de quoi faire admirer mes propos quand ils ne seront plus embellis par la magie de la jeunesse et de la fraîcheur. Connais-tu la femme du Pasteur Muller ?

Qui ? cette vieille femme de si mauvaise humeur ?

Vieille ? Elle n'a que trente-six ans. Mais, dis-moi, comment la trouves-tu ?

Je la crois une bonne ménagère, assez désagréable ; et voilà tout.

Eh bien ! mon père, qui l'a connue dans sa jeunesse, dit qu'elle était belle, qu'elle était aimable, qu'elle

avait non-seulement beaucoup d'adorateurs de ses charmes, mais aussi des amis qui aimaient sa conversation.

C'est inconcevable! Il n'en reste pas la moindre trace; je ne comprends pas que jamais cette femme ait pu plaire.

Ni moi non plus: je l'ai dit à mon père; il m'a juré que rien n'était plus vrai. Mais, me dit-il, telle est l'affreuse suite de la pauvreté, des soins qu'elle entraîne, des soucis de toute espèce; ils détruisent à la fin la beauté, ils éteignent l'esprit, ils ôtent même cette fleur de délicatesse et de sensibilité qui rend une jeune fille si aimable. Les propos galans, la douce flatterie, la confiance en soi-même excitent la gaieté, et développent les idées; mais une fois que les

chagrins rongeurs, que les inquiétudes de tout genre enveloppent l'âme, et rident le front d'une femme, tous ses avantages disparaissent à-la-fois, et avec eux s'en vont aussi et les flatteurs, et les adorateurs, et même quelquefois les amis; on s'en aperçoit, et le regret, la tristesse, le découragement augmentent ainsi que la timidité. Depuis plusieurs années, madame Muller n'a été occupée que du soin de son ménage et de sa nombreuse famille; tout cela n'orne pas l'esprit, et ne rend pas aimable pour le monde, car elle l'est sans doute pour son mari et pour ses enfans; et cela ne suffit-il pas, me dit-elle avec un sourire enchanteur? je n'ambitionne point d'autre gloire; quand je serais, comme tu le dis, aimable pour le monde, qui

m'assure que, dans quelques années, je ne serai pas comme madame Muller ? et pourquoi rechercherais-je des avantages aussi passagers ?

Ce que ma femme disait là était la raison même ; depuis lors, je ne vois jamais une femme âgée, sans penser : " Et toi aussi, tu as eu tes beaux jours ", et sans chercher à les lui rappeler, à lui faire penser, par quelques mots honnêtes, qu'on s'en aperçoit encore ; et toujours j'en suis payé par un doux sourire et une bénédiction.

En voilà assez sur ma femme, elle avait sans doute ses défauts ; je le crois au moins, car tout le monde a les siens. . . . .

APOLOGIE

DE MON LIVRE.

L'APOLOGIE d'un livre doit toujours, je le sais, être dans la préface; et dans le fait un bon livre ne doit pas avoir besoin d'apologie. Malheureusement je n'ai point d'ami savant, sans quoi je l'aurais prié de faire sur mon livre un autre livre, et d'avertir le lecteur de la finesse, de la profondeur du sentiment qu'il doit y trouver. Moi-même, au défaut de cet ami, n'ai-je pas été tenté de le remplacer et de faire l'éloge de mon livre, en supposant des lettres écrites à un

ministre de campagne ; et voici ce qui m'en a détourné.

Ma femme entra dans mon cabinet, et me surprit écrivant, et entouré des feuillets de mon Journal. Qu'écris-tu donc avec tant d'attention ? me dit-elle. Je rougis, et lui répondis avec un embarras qui excita sa curiosité ; elle prit une feuille, et la lut. Ah ! ah ! dit elle, c'est notre vie ; mais c'est très-plaisant : si on voulait ainsi tout dire, il n'y a pas un jour qui ne pût avoir son tour, et fournir le sujet d'une feuille. Mais alors il faut bien prendre garde à ses paroles et ses actions.

Elle s'assit près de moi, et prit toutes les feuilles. — J'étais mal à mon aise ; je sentais bien que déjà dans le premier chapitre, il y avait, sur elle, des choses qui demandaient

à être lues avec le ton du sentiment, pour les faire passer. Je lui dis donc: laisses-moi te les lire, chère amie. Je repris les feuilles, je passai un bras autour d'elle, et dans les endroits difficiles, j'adoucissais ma voix, et je lui serrais la main.

Quand ce premier chapitre fut fini, elle dit en souriant: je trouve tout comme Lolotte, que tu n'es pas aussi bon avec moi sur le papier que dans la vie réelle. . . . . Mais cette petite fille! qui se serait imaginé qu'elle aimât son cousin? et à son âge! — Tu as bien raison, mon ami, il est bien fâcheux que le cœur devance si souvent la tête; au reste, il est bon que je le sache: peut-être que ton œil *maternel* n'aurait pas suffi.

Au second chapitre intitulé: *la Fenêtre et le Signal*, son cœur commença à s'attendrir, elle passa son

bras sur mon épaule, et je vis sur ses lèvres un sourire que je n'y avais pas vu depuis bien des années. Tu aurais dû, me dit-elle, en rester là de ces écritures.—Et ce chapitre-ci, mon Auguste, dis-je en passant à celui du *Mariage*, ne veux-tu pas l'entendre?

Bientôt je vis ses yeux se mouiller, enfin ses larmes coulèrent.—Cher Charles! dit-elle avec émotion, Dieu a beaucoup donné à l'homme, en lui donnant un cœur et l'amour.

Le dernier chapitre qu'on vient de lire, qui a pour titre: *Má Femme*, l'attendrit encore tant qu'il fut question de son père, mais ce qui la regarde seule, sécha tout-à-coup ses larmes, quoique j'eusse l'attention de changer quelques mots qui pouvaient la blesser. Son attendrissement se

dissipa peu à peu. Tout cela est très-beau, cher ami, me dit-elle; je te conseille, cependant, de penser à ton *Acontius*.

Il était clair pour moi que ma femme n'était pas contente de ce qu'elle venait de lire, puisqu'elle me parlait d'Acontius. Quand elle souriait autrefois de mes essais infructueux pour composer un livre, j'avais coutume de lui dire : Tu ne sais pas, chère amie, combien il faut méditer long-temps avant que d'entreprendre un ouvrage.—Je ne disais pas cela pour m'excuser de ma lenteur, mais parce que j'en étais convaincu moi-même; je savais par cœur la lettre d'Acontius (1) sur les difficultés de

(1) Jaques Aconsio, Acontius, ou Aconce, était un ingénieur Frestin, qui se fit pro-

l'art d'écrire, et les conseils qu'il donne aux écrivains, et je parlais d'après lui.

Chère Auguste, disais-je, un livre est la chose la plus importante qu'il y ait au monde ; qui sait de combien de bonnes ou de mauvaises actions il peut être cause ? Encore si l'on

---

testant du temps de la Reine Elizabeth en Angleterre. Il voulait engager les sectes chrétiennes à adopter une profession de foi très-courte, très générale, qui les aurait réunies. L'ouvrage que le bon curé Bemrode relisait sans cesse, est vraisemblablement celui qui est intitulé *Méthode*, ou de la manière d'étudier les sciences, et de les transmettre. Les ouvrages d'Aconcio ont été imprimés plusieurs fois dans le dix-huitième siècle. Il présentait le commencement d'une époque plus éclairée que celle où il avait vécu. *(Note du Traducteur.)*

n'avait à faire qu'à ses contemporains; mais c'est aussi pour la postérité qu'on travaille; c'est les générations futures qu'on peut ou corrompre, ou rendre meilleures, et qui jugeront votre ouvrage. Ecoute, chère amie, ce que dit Acontius:

" Un écrivain doit toujours penser " que le siècle suivant sera plus " éclairé que le présent; ainsi il doit " écrire, non-seulement pour le pu- " blic actuel, mais pour le public à " venir."

Lors donc qu'elle me rappela Acontius, je jugeai qu'elle ne trouvait pas mon ouvrage digne de passer à la postérité, et je lui répondis:

C'est précisément à cause de ce qu'il dit, chère Auguste, que je veux donner ces feuilles.

Elle sourit, me frappa un petit

coup sur la joue, et s'en alla sans rien ajouter ; c'était ainsi qu'elle faisait toujours quand elle croyait avoir raison, et qu'elle me cédait par complaisance, et non par persuasion. J'appuyai ma main sur mon front, je réfléchis, puis je repris Acontius, je le relus avec attention, et je fus tout à fait tranquille, je repris ma plume, et je continuai sans le moindre scrupule.

Ah ! m'écriai-je, l'érudition passera, s'augmentera ; l'esprit humain peut se perfectionner ; le goût peut changer ; mais tant qu'il y aura des cœurs bons et sensibles, ils seront émus en lisant mon ouvrage ; je ne sais si le siècle suivant fera cas de la science, ou la méprisera ; mais je sais qu'il y aura toujours des pères, des enfans, des époux ; et comme

j'écris leurs sentimens avec toute mon âme ; je suis bien sûr de trouver toujours des lecteurs.

Acontius remarque que le quinzième siècle était plus savant que le seizième, dans lequel il vivait, mais que celui-ci avait plus de raison et de bon sens. Rapin, dans sa comparaison entre Thucidide et Tite-Live, dit la même chose du dix-septième, comparé au seizième ; et voici ses propres paroles :

" Les hommes du dix-septième " siècle ne sont plus aussi épouvan- " tablement savans que ceux du " seizième, mais au lieu de cet amas " de science inutile, il y a plus de " bon sens, plus de bon goût, et " moins de pédanterie," etc. etc.

On dit la même chose à present du dix-huitième siècle, comparé au

dix-septième. Il est singulier que chaque siècle reproche à celui qui l'a précédé, la science comme un tort, et se vante, de lui être supérieur pour le bon goût et pour la raison.

Acontius se moque du quinzième siècle; Rapin du seizième; et quelque nouveau Rapin se moquera, à son tour, du nôtre; d'autant plus que dans ces dernières dix années, il paraît que la raison humaine a fait de grands progrès, et que l'érudition au contraire a bien décliné.

Ce qu'il y a de plus sûr, c'est qu'il n'avait pas tort, celui qui disait, que les hommes, malgré la raison dont ils se vantent, ne valent pas mieux que les hommes de tous les temps.—Mais je n'arrive point à l'apologie de mon livre; à la bonne

heure, il s'en passera ; j'en laisse le soin au lecteur ; je ne le publierai qu'à la fin de la dernière année de ce siècle. — Alors Acontius n'aura rien à dire.

LE PARVENU.

L'HOMME est naturellement vain et orgueilleux ; soit qu'il tombe, ou qu'il se relève, il trouve toujours moyen de s'en faire un mérite à ses propres yeux : s'est-il rendu coupable de quelque tort qu'il ne puisse se dissimuler ? Il en devient ordinairement plus doux, plus indulgent ; et cette disposition de son âme lui est si agréable, il s'en trouve si bien, qu'il la regarde comme une vertu, et qu'il s'en glorifie. Fait-il au contraire une action vraiement vertueuse ? il est rare qu'il n'en devienne pas ensuite plus dur, plus sévère, et

quelquefois même injuste et cruel, surtout quand cette action exige un sacrifice ; et la vertu est-elle autre chose qu'un sacrifice continuel ?

Ce monsieur Schink, que nous avions rencontré si mal-à-propos le jour de nos noces, était précisément ce qu'on appelle un *parvenu :* il avait commencé par être domestique d'un président d'administration. Une belle écriture et beaucoup de zèle lui valurent la faveur de son maître ; il quitta son service, et du produit de ses gages, il prit une petite ferme. Son ancien maître continua à le protéger, et à lui procurer toutes les occasions d'augmenter sa petite fortune. Il ne manquait pas d'esprit, et mit tant d'intelligence dans les affaires où il était employé, qu'il acquit la réputation d'un homme très-habile et

très-honnête. Un héritage qui lui survint, augmenta son bien-être et sa considération, et le mit à même d'ajouter à sa petite ferme, la ferme très-considérable d'Eizebach. Le Comte de Rangart, qui n'y venait jamais, lui permit d'habiter le château. Alors il obtint sans peine la main d'une riche héritière, fille d'un Conseiller titulaire, et vint avec elle habiter notre village.

Avant son mariage, il vivait assez simplement, en s'occupant beaucoup d'agriculture, il était cependant toujours mis avec élégance; mais la famille à laquelle il s'allia, étant une des plus riches et des plus considérées de la province, il voulut effacer par son luxe la tache de son origine, et prévenir en sa faveur, par ce moyen, les parens de la jeune personne. Ils

étaient de ces gens dont la noblesse est dans leur coffre fort, et qui, sans être prodigues, mettent à leur richesse une sorte d'ostentation, et croyent que l'argent est au-dessus de tout. Schink passoit pour en avoir beaucoup et en gagner tous les jours; c'était tout ce qu'il fallait, et ils consentirent à ce mariage. Dès qu'il fut décidé, l'Intendant monta sa maison sur le plus grand ton, fit meubler un appartement superbe au château d'Eizebach, acheta les beaux chevaux, les plus magnifiques voitures, eut un nombreux domestique, une belle livrée, un excellent cuisinier, une meute, des chasseurs,—enfin un vrai train de seigneur. Il espérait par son faste, faire oublier, et peut-être oublier lui-même, qu'il avait été domestique; mais cela ne s'oublie point,

et

et ce souvenir troublait tout son bonheur. Ses propres domestiques lui retraçaient cette cruelle idée : il était sur les épines dès qu'on parlait devant lui de la moindre chose qui eût rapport à cette époque de sa vie, et chaque jour il ajoutait au train de sa maison, pour se donner l'air plus grand seigneur : il réussit au moins par-là à en imposer aux gens d'une classe inférieure, avec qui il était affable sans familiarité, et à attirer chez lui la pauvre noblesse du voisinage, avec qui il était humble, rampant, flatteur ; se croyant trop payé de ses bons dîners et de sa dépense, lorsqu'il en obtenait quelques marques de considération, et qu'il voyait arriver chez lui des gens titrés.

Sa femme, qui tenait de l'arrogance financière de sa famille, ne pouvait

supporter cette manière de son mari, qu'elle appelait de la bassesse, et ne pouvant parvenir à se lier avec la noblesse riche, qui les regardait comme trop au-dessous d'eux; elle s'en vengeait en accablant de son luxe, de ses grands airs, de son impertinence la noblesse pauvre, qui venait habituellement manger, jouer et chasser au château d'Eizebach.

Au commencement de leur mariage, cette différente manière d'agir, occasionna quelques altercations entre les deux époux; dans une de leurs disputes à ce sujet, madame Schink eut la maladresse de lui reprocher qu'il avait été domestique.—Dès ce moment-là, amour, confiance, amitié, tout fut anéanti;—il ne put lui pardonner, et ils se détestèrent cordialement.

Nous vivions avec eux sur un très-bon pied de politesse réciproque, avec l'Intendant du moins, car quoi que je pusse faire, nos deux femmes en restèrent toujours à la plus froide indifférence. — Je demandai un jour à Auguste, pourquoi elle s'arrangeait mieux du mari que de la femme.

Parce qu'il n'est que vain, me dit-elle, et que sa femme est de plus d'une hauteur insultante. Il ne cherche qu'à se relever sans nous abaisser; elle croit se relever encore plus en nous humiliant. — Lui, me dit: " J'ai pour dix mille écus de vais- " selle, mon cocher est de Londres, " mon cuisinier est de Paris, etc." Elle, me dit: " Mon dieu! que " je vous plains de manger sur de " l'étain! moi, qui toute ma vie

" ai mangé sur la plus belle porce-
" laine." Quand l'Intendant me parle de sa richesse, de ses équipages, de ses beaux habits il a l'air si heureux ; ce ridicule ne fait de mal à personne, et m'amuse ; mais le dédain n'est jamais plaisant ; et celui de sa femme m'attriste, non par la comparaison de mon étain à sa porcelaine, mais par son intention de me blesser, de m'affliger.

Malgré notre désir de rester chez nous, nous étions souvent entraînés dans les plaisirs de cette maison fastueuse ; ils nous invitaient sans cesse. L'Intendant venait aussi fort souvent chez nous, mais tout-à-coup, sans que je susse pourquoi, cette relation cessa entièrement ; ils n'invitèrent plus, il ne vint plus, et dans toutes

les occasions monsieur Schink cherchait à me faire de la peine.

J'ai toujours aimé à vivre en paix avec tous mes voisins, et je m'inquiétai de cette disposition.—Enfin, après y avoir beaucoup pensé, je me décidai d'aller chez lui, et de lui demander tout simplement ce qu'il avait contre moi. Quand j'en parlai à ma femme, elle me dit qu'elle ne me conseillait point cette démarche, et qu'il fallait laisser cet homme à sa vanité et à sa mauvaise humeur.

J'insistai pour savoir la cause de ce conseil — La bonne Auguste ne pouvait pas mentir à son Charles; elle m'avoua enfin que, par une suite de sa vanité et de sa bonne opinion de lui-même, l'Intendant s'était imaginé que la complaisance

de ma femme à l'écouter était de l'amour, et il lui avait fait une déclaration avec une certitude d'être écouté, qui la rendait très-offensante.

Et qu'as-tu répondu, ma bonne amie ?

Tout, dit-elle avec feu, et en rougissant encore de colère, tout ce que ma délicatesse blessée, et ton honneur outragé, ont pu m'inspirer de plus fort et de plus piquant.

Mais encore, que lui as-tu dit ?

Qu'il était le plus vil des hommes ; que je l'avais en horreur ; qu'il ne crût pas que mon profond mépris pour lui vint de ce qu'il avait porté la livrée ; mais que fût-il un Prince, un Roi, au lieu d'avoir été un laquais, il serait traité de même.

Je ne m'étonnai plus alors du

courroux de mon orgueilleux voisin, je savais que cette malheureuse livrée était son endroit sensible, je compris bien qu'il serait notre ennemi pour la vie, et je dis à Auguste :

Je voudrais, chère amie, que tu lui eusses dit toute autre chose ; c'était une dureté qui n'avait rien de commun avec l'offense. A quoi bon lui parler de cette livrée ? Il ne nous le pardonnera jamais. Mais aussi, dit-elle en pleurant, puis-je lui pardonner l'horrible opinion qu'il avait de moi ? pouvais-je le traiter trop durement ? Ah ! je te le répète encore, chère Auguste, je voudrais que tu lui eusses dit toute autre chose ; nous payerons peut-être bien cher cette livrée, et nous nous en souviendrons long-temps ;

mais, ajoutai-je en l'embrassant, je me souviendrai plus long-temps encore, mon Auguste, combien il faut que tu ayes été blessée, pour être dure à ce point-là.

Elle me jeta un regard comme je ne lui en avais point vu encore, poussa un profond soupir, et me quitta. Depuis lors, je remarquai souvent un nuage sombre sur sa charmante physionomie, et des traces de pleurs qu'elle cherchait à me dérober, et bientôt j'en eus pénétré la cause. — Cette âme tendre et généreuse trouvait que je n'avais pas ressenti comme je l'aurais dû, l'injure que l'Intendant nous avait faite. Elle avait rejeté ses vœux avec horreur, c'était tout simple, elle m'aimait; mais pour ne pas m'affliger, elle s'était refusée le plus

grand plaisir que puisse avoir une femme honnête, celui de se vanter de sa vertu et de sa fidélité, et le plaisir plus grand peut-être encore, même pour la plus modeste, de prouver à son mari qu'elle pourrait plaire si elle en avait envie. Mon Auguste avait résisté à tout, même à la peine de me cacher quelque chose, ce qui, pour elle, était peut-être encore le plus difficile; et quand enfin elle est forcée de me le dire, loin d'en être irrité comme elle, il semble que je lui trouve un tort! Ah! c'était moi, c'était moi seul qui avais tort avec cet ange; je le sentis, et je résolus de le réparer. Je fus auprès d'elle, je lui fis les plus tendres caresses, je lui jurai, comme je le sentais, que je l'aimais plus encore que je

n'en étais aimé, et que j'étais le plus heureux des hommes..... trop heureux, trop sûr d'elle pour pouvoir être irrité contre un rival rebuté. Elle reprit son air serein, et me dit, à son tour, qu'elle était fâchée d'avoir été aussi violente, quand une dignité ferme aurait suffi; mais, me dit-elle, n'est-ce pas la plus grande offense qu'on puisse faire à une femme, que de lui témoigner qu'on a mauvaise opinion d'elle? et n'est-ce pas le lui dire, que de lui faire un aveu qui suppose au moins l'espoir de réussir. — Et la plus grande offense, lui répondis-je, qu'on puisse faire à un homme qui a une grande et belle livrée, est de lui rappeler qu'il l'a portée lui-même; j'avouai ensuite à mon Auguste tout ce qui s'était

passé dans mon âme à ce sujet. — On comprend que dans toute cette affaire j'avais aussi été pris par mon endroit sensible ; et que ma connaissance des hommes était en grand défaut ; d'abord je n'avais deviné ni ce qui attirait l'Intendant chez moi, ni ce qui l'en avait éloigné ; — ensuite, d'après les observations les plus fines, et la plus subtile théorie du cœur humain, j'avais arrangé dans ma tête comment je me conduirais avec lui, pour regagner son amitié, lorsque j'ignorais le motif qui me l'avait fait perdre. Je savais par cœur le discours que je voulais lui tenir pour demander ce qu'il avait contre moi, et je me croyais sûr de le pénétrer. Bien content de moi-même et de mon projet, je viens en faire part à ma femme ;

et d'un seul mot, elle renverse tout mon plan : non-seulement je sentis que mon superbe voisin était irrité sans retour, mais aussi que je ne pouvais plus rien faire pour le ramener.

Je l'avoue, je fus plus humilié de l'échec que ma profonde philosophie avait reçu, que je ne fus sensible à l'offense de l'Intendant, et touché de la fidélité de ma femme ; l'impression cruelle qui lui fit cette indifférence, m'éclaira sur mon tort ; mais après l'avoir réparé, j'eus encore celui de me faire un mérite de mon repentir, et de le faire valoir comme une vertu : ma bonne et généreuse Auguste le prit pour ce que je voulus. — Je vois à présent qu'elle avait été trop dure envers l'Intendant parce qu'elle avait rai-

son; et moi trop indulgent pour moi-même, parce que j'avais tort.

Notre voisin resta donc notre ennemi irréconciliable; ma femme en était bien aise, et ne voulait pas convenir que ce fût cette livrée qui en était la cause. — Pour moi, l'idée d'être si près de quelqu'un qui me haïssait m'était insupportable; je ne pouvais voir le château sans éprouver le sentiment le plus pénible, et je le voyais toutes les fois que j'ouvrais ma fenêtre. Le même sentiment redoublait quand l'Intendant passait devant la maison, et il y passait tous les jours; mais il était à son comble, quand j'étais obligé de prêcher devant lui l'amour des ennemis, ou le pardon des injures. A la ville, je me serais éloigné du quartier où logeait mon

ennemi ; au village, cela n'était pas possible. Enfin, cette haine me pesait tellement, que je fis plusieurs choses pour ramener cet homme jusqu'à un certain point ; mais loin d'y réussir, mes démarches lui parurent de nouvelles offenses, parce que je ne faisais qu'à demi ce qu'il aurait fallu faire tout-à-fait, et que, dans le fond de l'âme, moi, pasteur de paix, aimant la paix par-dessus tout, je ne lui pardonnais pas plus qu'il ne pardonnait à ma femme.

Oh ! pourquoi les plus belles résolutions produisent-elles si rarement des actions vertueuses ? C'est parce que dans le fond de notre âme, il y a quelque levain caché qui en empêche l'effet, c'est que les passions en soustraisent toujours

quelque chose, comme les employés dans les finances retiennent toujours quelques-uns des deniers de l'état. La crainte, l'orgueil, la paresse, l'égoïsme, la haine..... viennent tour-à-tour souiller de leur venin l'intention vertueuse qui partait du cœur, si belle et si pure.

Monsieur Schink resta donc notre ennemi, je finis par m'y accoutumer, et notre bonheur intérieur n'en fut pas troublé.

LA COQUETTE.

Je n'ai pas voulu mêler à l'image pure et simple de mon Auguste, celle de la femme que je vais peindre; mais ce portrait ira très-bien après celui que j'ai tracé dans le dernier chapitre. C'est donc le moment de parler de cette erreur de ma jeunesse, et de prier le lecteur de revenir avec moi à l'Université, et de se rappeler *cette circonstance de ma vie, qui m'occupa toute une année,* et dont j'ai promis le récit.

Julie Goldman était fille d'un homme assez riche; elle perdit sa

mère en naissant. Son père donnait dans l'alchimie, et passait sa vie à souffler dans un cabinet reculé, sans s'embarrasser de ses enfans. Deux frères aînés étaient dans l'adolescence, et les seuls gardiens de leur petite sœur. Comme ils n'étaient point surveillés, et qu'ils avaient de l'argent, ils se livrèrent à tous les plaisirs de leur âge ; et leur maison en devint le théâtre. Ils attirèrent chez eux toute la jeunesse de la ville : le bal, le jeu, la comédie, les soupers se succédaient tour-à-tour. Julie fut élevée, au milieu de cette dissipation, sans mère, sans aucun guide, avec un caractère très-décidé, et la plus charmante figure. Chaque jeune libertin de la société de ses frères, la regarda comme une proie facile. — Dès son en-

fance, elle fut entourée de flatteurs qui lui parlaient le langage de l'amour avant qu'elle pût en éprouver elle-même. Pour son bonheur, ou plutôt pour son malheur, sa sensibilité fut étouffée avant que de naître ; elle s'accoutuma à recevoir les hommages des hommes comme un tribut légitime dû à ses charmes, et elle se faisait un jeu de leur inspirer une forte passion, sans être jamais entraînée. Elle devint donc une coquette de l'espèce la plus dangereuse. Son cœur s'endurcit entièrement. Ne partageant point encore ce qu'elle faisait éprouver, elle apprit de bonne heure à se jouer avec le danger, et son unique étude fut de tout subjuguer, et de rester toujours maîtresse d'elle-même. A quinze ans, Julie, belle comme

tous les anges, régnait en souveraine sur tous les jeunes gens qui composaient la société de ses frères, ainsi que sur son propre cœur, qu'elle gouvernait à son gré ; plus elle troublait et déchirait celui de ses amans, plus elle était contente ; leur tourment faisait son plaisir et sa gloire.—Cette soif de conquêtes s'accrut avec les années ; elle en devint insatiable, et variait les piéges qu'elle tendait avec un art dont on ne pouvait se défendre : tour-à-tour douce, mutine, sensible, compatissante, romanesque, simple, héroïque, vertueuse, tendre, exaltée, philosophe, raisonnable, sérieuse, gaie jusqu'à la folie, ou légère jusqu'à l'étourderie ; elle savait saisir tous les tons, toutes les nuances, et jouait également bien tous ces différens

rôles. Sa réputation fut perdue, excepté, ce qui est assez rare, pour les jeunes étourdis qui voltigeaient autour d'elle sans en rien obtenir.

Bientôt ce ne fut plus seulement à ces jeunes gens qu'elle adressa ses attaques; ce fut à tous les hommes qu'elle rencontrait, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse.—Sa coquetterie allait même jusqu'à se donner la même peine pour plaire aux femmes. Etre généralement adorée, était son unique but.

Malgré la mauvaise opinion qu'on avait d'elle, plusieurs hommes furent assez amoureux pour vouloir l'épouser; elle les refusa tous, et n'en eut pas moins l'art de les conserver comme adorateurs. — Elle ne perdait pas un de ses esclaves; et chaque jour, au contraire, elle

ajoutait à sa liste tous les étrangers qui venaient à l'université. Elle ne voulait se marier que lorsqu'elle trouverait, et pour le rang et pour la fortune, tout ce qui pourrait satisfaire ses désirs, et la dédommager de la perte de sa liberté. Ses amis croyaient qu'elle avait jeté ses vues sur un jeune comte de Klénau, attaché, comme tous les autres, à son char, mais dépendant encore d'un père âgé, qui n'aurait jamais consenti à ce mariage. Elle n'avait pas pour lui des attentions bien particulières, mais elle le ménageait un peu plus que ses autres adorateurs.

En donnant mes leçons, j'entendais souvent parler de Julie Goldman comme d'une Divinité ; je riais de l'enthousiasme de tous ces jeunes fous ; et, sans la connaître, je pen-

sais d'elle comme tout le public. Un de mes écoliers me dit un jour qu'elle l'avait chargé de m'amener chez elle. — Sans en avoir grande envie, j'y consentis par curiosité. Eh bien! me disais-je, qu'est-ce donc que je verrai de si miraculeux? une peau bien blanche, bien fine; de grands yeux bleus; une taille élégante, la fraîcheur de la jeunesse.— Je n'ai qu'à me la représenter telle qu'elle sera dans trente ans, et dans chaque fossette de ses joues voir d'avance une ride. J'allai donc chez elle, bien décidé à braver le danger, et à lui échapper.

Quand j'entrai dans son salon, elle était entourée d'un cercle d'hommes qui la regardaient et l'écoutaient. Dès qu'elle m'apperçut, elle vint à moi, me salua avec une grâce parti-

culière, et m'adressa quelques mots d'une manière douce et affectueuse. Elle me conduisit dans le cercle, et me présenta comme quelqu'un qu'elle distinguait ; quelque occupée qu'elle fût de tous les autres hommes, je rencontrais toujours ses regards ; dès que j'ouvrais la bouche, elle interrompait la conversation générale, relevait ce que j'avais dit, me demandait mon opinion, l'écoutait avec la docilité d'un enfant, et m'approuvait par un sourire tendre et grâcieux. Quand je pris congé d'elle, un léger nuage de tristesse ombragea ses traits ; elle me dit doucement : quoi ! déjà..... Et quand je fus dans la rue, je remarquai qu'elle s'était approchée de la croisée, et qu'elle me suivait des yeux.

Je revins à la maison, très-satisfait de moi-même ; je ne m'étais jamais trouvé dans une société où je fusse aussi à mon aise ; naturellement timide, le suffrage de la belle Julie m'avait encouragé ; je prenais ce succès pour une suite de cette aisance, qui m'avait, à mon avis, rendu très-aimable, et ce n'en était que la cause. J'étais très-flatté surtout de ce que Julie m'avait suivi des yeux, de la fenêtre ; dans ce moment-là je ne valais en vérité pas mieux, et n'étais pas moins fat que les autres hommes dont elle était entourée.

Au bout de quelques jours, je retournai chez elle ; et cette fois, elle me reçut avec un air de plaisir, et une distinction particulière, mais que je pouvais seul remarquer ; c'était

c'était une confiance ingénue, et en même temps une modestie virginale. Sous un léger prétexte, elle m'appela auprès de la fenêtre, et resta debout à causer avec moi; elle me parla de mes études, de ma patrie: ce qu'elle disait était indifférent; mais sa physionomie, que je voyais seul, avait une expression d'intérêt si marquée! Un doux sourire, des regards ou tendres ou animés, une légère rougeur, un aimable embarras se succédaient tour-à-tour sur son visage.

Les formes de sa taille souple et svelte, qui se développaient en contours si gracieux à chaque mouvement; ce bras si rond et si blanc, appuyé sur la tablette de la fenêtre; la pression de cette jolie main qui se posait doucement sur la mienne

quand elle m'interrompait ; le sourire doux et tranquille qui accompagnait son attention quand elle m'écoutait, et qui devenait si expressif lorsqu'il m'échappait quelque réflexion plus saillante, qui semblait répondre à sa pensée ; le froncement de ses sourcils, et l'air impatienté avec lequel elle se tournait du côté de la société, lorsqu'on parlait trop haut ; — toutes ces preuves que mon entretien plaisait à Julie, me donnaient un trouble et une émotion inexprimable. J'ai passé peu de momens en ma vie plus doux pour mon amour-propre ; j'avais perdu cette timidité qui me nuisait partout ailleurs, et je sentais que c'était la préférence de Julie qui me donnait ce courage et cette aisance. Je lui parlais avec enthousiasme de

l'amitié, que je connaissais à peine; et avec transport de la campagne, où je n'avais passé que mon enfance. — Ses yeux s'obscurcirent, elle les éleva lentement vers le ciel. Oh ! la campagne, dit-elle avec un ton ému, heureux ! mille fois heureux ceux qui peuvent y vivre ! Je continuais à lui en parler avec extase, son émotion paraissait s'augmenter; je vis sa jolie main blanche se poser sur sa joue de rose, et son joli doigt essuyer furtivement une larme qui s'échappait, comme pour me la dérober; je ne la vis que trop, et j'aurais donné ma vie pour la recueillir sur mes lèvres.

Je ne sais comment elle s'y prit, mais elle fit partir tout son monde au bout de quelques instans, et je me trouvai seul avec elle.

Dieu soit loué! dit-elle en soupirant, je n'y tenais plus : c'était un bruit que ma tête ne supportait pas. — Je voulais me retirer aussi, lui voyant porter la main sur son front avec un air souffrant ; mais elle me dit qu'une conversation aimable et douce lui ferait du bien, et je restai. Nous reprîmes notre sujet favori, la campagne, la solitude, les beautés de la nature, le charme de l'amitié : elle parlait de tout cela avec chaleur, mais en même temps avec une innocence, une simplicité, une naïveté si touchante! — C'est la vie que j'ai toujours désirée, me dit-elle, et avec quelqu'un qui aurait les mêmes goûts. Je..... Elle s'interrompit avec une douce confusion. — Je l'écoutais comme un ange qui viendrait me promettre le

salut. Je pris sa main, je la baisai deux fois avec passion, elle la retira en rougissant, et pressant doucement la mienne ; puis, en se touchant le front, elle se plaignit que son mal de tête augmentait. Je lui dis qu'en la pressant fortement on éprouvait quelquefois du soulagement ; elle l'essaya, et rit de son peu de force. — Je lui offris d'y suppléer ; elle y consentit, et m'avança sa jolie tête ; je posai mes deux mains sur ses tempes, et mon cœur, agité, par mille sensations nouvelles et délicieuses, était bien plus serré, que le front charmant que je pressais avec ardeur. — Mon émotion était telle, que je bénis le ciel, quand Julie, en se reculant et dégageant mes mains, me dit avec un sourire : cela ne sert à rien, ef

souffre encore ; je lui conseillai d'appliquer un linge mouillé sur son front. Croyez-vous ? me dit-elle avec le ton d'une tendre reconnaissance, j'aimerais à vous devoir ma guérison. Elle prit un mouchoir blanc, le trempa dans de l'eau fraîche, et me pria de le nouer sur son front ; elle l'arrangea de manière qu'il lui couvrait entièrement les yeux, comme on nous peint le bandeau de l'amour, ou celui de l'innocence. C'est alors que le danger fut à son comble ; elle ne me voyait point, et je pouvais dévorer à mon aise de mes regards enflammés, sa bouche si fraîche et si gracieuse, ses joues, son cou, sa poitrine, tout cela si blanc, et si animé ! Et cette taille si voluptueuse ! Et ce joli pied sur-tout, serré dans un soulier de satin brodé, dont le

bout seulement paraissait en-dessous de sa longue robe de mousseline. Elle était tranquille, comme une sainte, souffrante, et si patiemment, avec une douceur si angélique, sans se permettre une plainte, et souriant à la douleur.

Après avoir attaché le mouchoir, j'étais resté dans la même attitude, aussi près d'elle qu'il était possible ; je sentais la douce chaleur de son haleine. Elle aurait pu compter les battemens de mon cœur. — Insensiblement je m'approchai plus encore, et je ne sais ce que j'aurais osé dans mon délire, quand tout-à-coup elle arracha vivement le bandeau, et rejettant sa tête en arrière, en riant, elle me dit qu'en effet elle se sentait mieux. — Elle ne parut pas trop s'apercevoir de l'excès de mon

trouble, et du peu de distance qu'il y avait entre nous deux. Dès que ses yeux furent découverts, je redevins timide; quelqu'un entra, et je me retirai.

Je rentrai chez moi le plus amoureux des hommes, je le croyais du moins, et alors j'avais aussi mon bandeau.—Toute la nuit j'eus devant moi l'image de cet ange de beauté avec ses yeux couverts et son céleste sourire; je crus aimer avec passion, et j'osais me flatter qu'elle était partagée.

Tous les jours je retournais chez Julie, et chaque jour confirmait cette illusion; l'émotion la plus marquée, quand elle me voyait entrer; ses regards qui se baissaient quand je lui parlais, et qui se relevaient en me suivant tristement,

quand je m'éloignais ; — des mots qui paraissaient lui échapper ; — des phrases interrompues tout-à-coup avec une apparente confusion . . . . . Enfin Julie joua tout son jeu, et je devins la victime d'un cœur insensible, égoïste, qui s'applaudissait de son triomphe, et jouissait de me voir pris dans ses lacs.

J'aurais donné tout au monde de la voir seule un instant. Excepté quelques mots, ou quelques allusions, qu'elle avait pu facilement comprendre, je n'avais pas trouvé le moment de lui faire l'aveu de mon amour ; et j'étais sûr que ma sincérité, mes larmes, mes transports, obtiendraient aussi le sien, mais depuis que sa manière avec moi me donnait cet espoir, il ne m'était plus possible de la trouver sans té-

moins. — Toujours elle était entourée. Si je m'obstinais à rester le dernier, elle trouvait un prétexte pour sortir elle-même, et rentrait avec un enfant, un domestique, un de ses frères ; et l'occasion était perdue.

Je savais que Julie avait la réputation d'être coquette à l'excès ; il n'aurait tenu qu'à moi de m'en convaincre, en examinant sa conduite avec tous mes rivaux : pas un n'avait l'air de me porter envie, ni d'être moins heureux que moi. Je lui en parlai un jour en causant avec elle à demi-voix dans un coin du salon. — Julie, lui dis-je, ah ! combien vous seriez coupable, si toute votre conduite n'était que le manège adroit de la coquetterie ! — Je la fixai ; elle fut embarrassée,

elle le fut beaucoup, et balbutia je ne sais quoi.

J'ai donc deviné, Julie ? vous voulez être adorée ? et vous-même êtes incapable d'aimer !

Je conviens, dit-elle en baissant les yeux, qu'on pourrait le croire; et je comprends que j'en ai la réputation ; mais comment voulez-vous que je fasse ? Puis-je dire à l'un, vous êtes fade à me donner des vapeurs ? à l'autre, vous êtes un pédant à faire mourir d'ennui ? à un troisième, vous avez la tête vide ? à un quatrième, votre cœur est usé ? à tous, vous me déplaisez à l'excès ?..... Dois-je éloigner les amis de mes frères, et priver ceux-ci de la société qui se rassemble chez nous, parce qu'il plaît à ces messieurs de m'adresser leurs hom-

mages ! Leur donnerai-je le pouvoir de déranger mon plan de vie ? Non, mon cher Bemrode, ces papillons insignifians ne méritent autre chose que de les laisser tourner autour de la fleur qu'ils préfèrent, en s'amusant de leur vol et de la bigarrure de leurs couleurs. Mais croyez, ajouta-t-elle plus bas avec l'accent et le regard de la tendresse même, et me serrant légèrement la main, croyez que je sais faire un choix, et distinguer ce qui convient à mon cœur. Ce mot me parut un aveu, j'aurais voulu pouvoir me jeter à ses pieds ; j'avais peine à contenir mes transports, je me retirai pleinement rassuré sur ses sentimens, marchant avec orgueil, et me répétant ces douces paroles : *Je sais faire un choix, je sais distinguer ce qui*

convient à mon cœur. Et c'est moi qui suis cet heureux mortel, *choisi, distingué* de la plus belle des femmes ; je devins plus confiant, plus assidu auprès d'elle. Elle continua son jeu avec assez d'art pour nourrir mon orgueil, et conserver mon amour. — Ainsi s'écoula une année toute entière d'illusion et de bonheur. — Voyant cependant que rien ne réalisait ni ne détruisait mes espérances, je cherchai dans ma connaissance du cœur humain la solution de ce problême, et ce qui me restait à faire pour décider tout-à-fait Julie en ma faveur.

Il est clair qu'elle m'aime, pensai-je, tout me le prouve ; mais elle craint de perdre son empire, et, pour échapper au sentiment impérieux qui la domine, elle feint une

coquetterie qui n'est pas dans son cœur. Il faut y pénétrer de force, dans ce cœur qui ne cherche qu'à se donner à moi : et la jalousie me parut le meilleur moyen. Pendant quelques jours, je rendis mes visites plus rares et plus courtes. — Je saisis la première occasion de parler avec admiration devant Julie, de l'une des plus jolies filles de la ville ; j'eus l'air distrait, occupé ; quand elle me parlait, je répondais à peine ; — j'affectais de ne plus la regarder. Enfin, je parvins au but que je m'étais proposé ; Julie ne dissimula plus ni sa tendresse ni son inquiétude ; je pus observer souvent à mon tour que ses yeux étaient pleins de larmes, et qu'elle n'écoutait plus les flatteries de mes rivaux qu'avec une distraction qui me pe-

rut aussi vraie que la mienne l'était peu. Elle n'eut plus que pour moi seul ces attentions si fines, si délicates qui sont la pierre de touche du véritable amour. — Lorsqu'elle me parlait, sa voix était plus touchante, son regard était plus tendre ; elle avait l'air de désirer d'éloigner tout ce qui l'entourait. Enfin, elle employa toutes les ruses féminines pour me ramener, ce qui ne lui fut pas très-difficile, puisque mon éloignement n'était qu'une feinte. Ainsi lorsque l'adroite araignée a pris dans ses filets un malheureux moucheron, elle l'observe avec soin ; et s'il fait un seul mouvement pour échapper, elle fond sur lui, et l'entortille, de nouveau, de mille fils tendus avec art, dont il ne peut plus se dégager.

Fier que mon épreuve eut aussi bien réussi, je me rapprochai de Julie, plus soumis, plus passionné que jamais, et je sollicitai avec ardeur une seule demie-heure d'entretien particulier. — Ingrat ! me dit-elle, vous ne voyez donc pas que je m'en occupe sans cesse ? mais le puis-je ? Ne suis-je pas esclave et de la société et même de mon indépendance ? Ce n'est que par la prudence, la mieux soutenue, que je puis sauver ma réputation dans le tourbillon où je vis... Ah ! me dit-elle en baissant les yeux, je le sais bien que nous aurions beaucoup de choses à nous dire, s'il y avait un moyen, un seul moyen d'échapper aux soupçons.

Il ne m'en fallut pas davantage ; je baisai sa main avec transport, et

je ne lui dis plus rien de la soirée. Je sortis avant trois ou quatre jeunes gens qui tenaient déjà leurs cannes et leurs chapeaux ; mais je savais le chemin de la chambre de Julie ; je m'y glissai furtivement ; c'était le moyen d'*échapper aux soupçons* ; et ne me l'avait-elle pas demandé ? Mais, je le jure, mon unique but, mon seul dessein, était de lui parler de mes sentimens, d'obtenir l'aveu des siens, d'arranger avec elle notre future union, et je n'eus pas même une pensée offensante pour sa vertu. Dans le fond de la chambre, il y avait une alcove fermée par un rideau, je n'eus pas même l'idée de l'ouvrir ; mon cœur était pur, mais délicieusement ému, il volait au devant d'elle. — J'entendis enfin fermer la porte du salon, — les

jeunes étourdis prendre congé, et Julie s'approcher.—Mon agitation redoubla; elle parlait à son frère aîné.—Mais que devins-je? lorsqu'au lieu de lui souhaiter le bonsoir, elle lui dit: " Entre avec moi " dans ma chambre, je t'expliquerai " tout cela." Je ne savais que devenir, et je n'eus que le temps de me précipiter dans l'alcove, où il n'y avait de place que pour le lit de Julie.—Le lecteur rira s'il le veut, c'est ma confession que je lui fais, j'eus un sentiment de vénération en pénétrant dans cet asyle; je vous salue, dis-je en moi-même, en me prosternant devant ce lit, lieu témoin du sommeil innocent de ma belle amie! Dieu, protecteur de la vertu, sois béni mille fois, et protège notre amour!

Pendant cette invocation muette, le frère et la sœur étaient entrés, et l'entretien continuait ; je ne pouvais m'empêcher de l'entendre : c'était son frère qui parlait.

" Je te le répète, Julie, disait-il " avec feu, tu vas trop loin, laisses-" moi te donner encore quelques " avis ; tu te moques aussi trop ou-" vertement de tous ces gens-là."

Julie fit un éclat de rire, et dit avec un ton vulgaire que je ne lui avais jamais remarqué : Ma foi ! c'est leur faute, pourquoi êtes-vous tous des imbécilles, dont on fait tout ce qu'on veut en flattant l'amour-propre ; mais ne te fâches pas, mon frère ; mes vues vont plus loin que tu ne crois : laisse seulement mourir le vieux baron de

Klénau, j'épouse, le lendemain, son grand nigaud de fils.

" Mais s'il vit encore quelques
" années ?"

Oh ! il ne vivra pas. — Et puis, dans ce cas, je me rabattrai sur Freeizen ; celui-là je puis l'avoir quand il me plaira.

" Oui, s'il ne finit pas aussi par
" voir clair, et si tous tes adora-
" teurs ne s'aperçoivent pas enfin
" combien tu te joues d'eux. Penses-
" y bien, Julie, tu as vingt-deux
" ans ; il serait temps de s'occuper
" sérieusement d'un établissement,
" au lieu de ne songer qu'à faire des
" dupes. Ce jeune ecclésiastique,
" par exemple, ce Bemrode avec qui
" tu t'affiches si fort, qu'en veux-tu
" faire, je t'en prie ?"

Ah ! pensais-je alors avec une

extrême émotion, pauvre Julie ! comme tu vas être embarrassée ! avec quel art on cherche à t'arracher ton secret ! J'écoutais avec plus d'attention, m'attendant ou à un aveu timide, ou à une réponse évasive et tremblante.

Qui ? . , . dit Julie avec un ton ferme, et redoublant son éclat de rire, qui ? ce grand imbécille, ce Bemrode ? C'est celui de tous qui m'amuse le plus ; il a si bonne opinion de lui-même ! il est si plaisant de l'attraper ! — Je savais avant de l'avoir vu qu'il avait de grandes prétentions à la connaissance du cœur humain, les principes exaltés d'un cœur tout neuf, et la timidité de quelqu'un qui n'a vu le monde que dans ses livres. Voyons, dis-je, si je ne viendrais pas à bout de tout

cela ; et je me le fis amener. Vraiment j'ai eu d'abord assez de peine, non pas à le rendre amoureux, cela fut fait dès le premier jour en flattant sa vanité, c'est mon grand moyen ; — mais à le faire convenir avec lui-même qu'il l'était, et à l'enhardir à me faire la cour. Je lui parlai de la campagne, des bois, des prairies, des ruisseaux, du ciel, des étoiles, de la lune ; je pleurai sur tout cela, je lui serrai la main.... Il s'enflammait toujours plus, mais si gauchement ! Enfin, un beau jour je renvoie tous les autres, je dis que j'ai mal à la tête, et je le prie d'appuyer mon front avec sa main. Le pauvre garçon me la serrait de si bonne foi, qu'il me fit le mal que je feignais d'avoir ; alors je mis un mouchoir mouillé en guise de

bandeau qui me cachait les yeux ; lorsqu'il ne les vit plus, ces redoutables yeux, il fut enfin moins timide, et s'approcha tout près, tout près ; alors j'arrache le bandeau : j'aurais voulu, mon frère, que tu eusses vu sa plaisante mine, si enflammée ! si déconcertée ! et l'air profondément respectueux dont il recula. Depuis lors, il me croit passionnée de lui, et rien ne m'amuse plus que de le maintenir dans cette erreur, sans qu'il m'en coûte autre chose que de répéter de temps en temps mon rôle pastoral, de le regarder tendrement, de soupirer quand j'ai envie de rire, et de mener à mon gré, ce grand connaisseur des hommes, qui sait pourtant que je les joue tous, car il me l'a dit : et j'avoue que j'en fus un peu dé-

concertée ; mais je me remis bientôt, en pensant qu'il ne savait pas du moins qu'il était le plus sot et le plus dupé de tous. Laissez-moi, mon frère, m'amuser encore un peu de cet original. Si depuis quelques jours je suis un peu plus tendre avec lui, ce n'est pas qu'il m'intéresse le moins du monde ; mais parce que j'ai cru qu'il allait m'échapper. A présent, il est plus soumis, plus amoureux, plus confiant que jamais. Il me tourmente pour obtenir une entrevue secrète ; c'est uniquement pour me faire l'aveu de sa flamme respectueuse ; je veux la lui accorder pour m'amuser..... Celui-là n'est pas dangereux pour moi, je te le promets..... Il connaît si bien les hommes ! il faut aussi qu'il apprenne à connaître les femmes.

femmes.—Et son rire insultant recommença. Le lecteur peut comprendre tout ce que j'éprouvais pendant cet entretien, honte, dépit, colère, rage, mépris, et par-dessus tout, l'horrible inquiétude de ne savoir comment je sortirais de ma retraite.

Le frère et la sœur causèrent encore quelque temps sur le même ton; enfin ils se séparèrent. Julie resta seule, et mon angoisse devint extrême, en voyant le moment où je serais découvert.

Elle s'approcha de son miroir, ôta sa coiffure, et détacha ses beaux cheveux; combien elle devint plus ravissante encore! Mais, plus ses charmes naturels l'embellisaient, plus la fausseté de son âme me faisait horreur.—Je croyais voir Lucifer sous

les traits d'un ange, et mon unique désir était d'être bien loin delà.

Elle prit sa lumière et vint en chantant du côté de l'alcove, sans doute pour chercher son bonnet de nuit; c'était le moment de la crise. — Je rassemblai mon grand courage. — Elle tire le rideau, me voit, et jette un cri en se reculant. — Bemrode, c'est vous !—Eh ! Grand Dieu ! que faites-vous là ? J'apprends à connaître les femmes, et la leçon est finie, dis-je en la saluant profondément, et m'approchant de la porte de la chambre.

Elle était si interdite, qu'elle me laissa sortir sans dire un seul mot pour m'arrêter; mais elle me suivit toujours en silence, sa lumière à la main, jusqu'au bas de l'escalier; là seulement je me retournai, et je lui

fis encore un profond salut. Bonsoir, mon cher Bemrode, me dit-elle alors, avec son doux sourire, à demain : j'ouvris la porte de la maison sans lui répondre, elle la referma sur moi, tira le verrou, et je n'ai plus revu *la belle Julie.*

Je ne sais comment je revins chez moi ; arrivé dans ma chambre, je frappai du pied avec fureur, je crois que je me méprisai moi-même encore plus que cette femme fausse et perfide. — C'était son métier ; mais moi, quel rôle indigne j'avais joué pendant toute une année ! mon amour-propre blessé dans son endroit le plus sensible ; mon cœur simple et vrai, servant de jouet à la plus indigne coquetterie, toute une année qui pouvait assurément être mieux employée ; — enfin, tout contribuait

à m'éxaspérer au dernier point ; moi, qui suis naturellement doux et patient, j'aurais dans ce moment cherché querelle à mon meilleur ami ; je ne me reconnaissais plus. — Je passai la moitié de la nuit à former mille projets de vengeance et de départ ; il ne me paraissait plus possible d'exister dans la ville que Julie habitait, où j'avais été si cruellement humilié.

Sur le matin, je m'endormis de lassitude ; quand je me réveillai, j'étais déjà considérablement rafraîchi et calmé, et plus disposé à rire de mon aventure qu'à m'en venger. Oh ! non, mon Auguste, non, ce n'était pas de l'amour que j'avais pour Julie, je m'endormis, et quand je me réveillai, je ne l'aimais plus.

Oh ! que les anciens avaient des

images vraies et belles ! A Sicione, on voyait dans un Temple une statue du sommeil qui calme un lion en l'endormant dans ses bras : et ce Dieu s'appelait le *Donneur du bien*. Ah ! sans doute, il mérite ce beau nom, puisqu'il repose l'âme, adoucit la colère, suspend la vengeance, bien mieux, et bien plus vîte que les froids commentaires de nos moralistes. Combien de malheurs et de crimes, ce *Donneur du bien* a-t-il empêchés ! Combien de fois a-t-il appaisé le lion qui rugissait dans mon sein, lorsque tous mes raisonnemens, tous mes systêmes de philosophie y avaient échoué.

Quelqu'amour, quelque respect que j'aie pour la Sainte Bible, qui dit : *Ne te couches pas sur ta colère*, j'ai souvent dit à mon fils : Vas te

coucher, mon enfant, et dors sur ta colère. Que deviendrait le pauvre genre humain, malgré tous les systêmes de morale, si *le donneur du bien*, le doux sommeil, ne venait pas fermer les paupières du malheureux et du méchant, et calmer les orages qui nous tourmentent? Pourquoi donc ne dirais-je pas: Vas te coucher, mon fils. Ce n'est qu'une recette de famille, mais elle est éprouvée.

Je restai cependant quelques jours sans sortir de chez moi, pour me remettre au cours de mes études; quand je parus dans le monde, je trouvai tout comme auparavant. Pendant un mois j'évitai la rue où demeurait Julie, et au bout de deux mois j'avais entièrement oublié et ma folie et son objet.—Oh! non! non! je n'aimais pas Julie!

LA VISITE.

Il y avait seize ans que j'étais ministre à Eizebach ; un soir d'été, à l'entrée de la nuit, je me promenais dans ma chambre, attendant avec impatience ma famille, qui cueillait du fruit dans le jardin, lorsque j'entendis frapper à ma porte ; j'imaginai que c'était quelque paysan qui avait à me parler ; je crie : entrez ; et je vois paraître une femme enveloppée dans un long manteau noir, coiffée d'une espèce de bonnet de toile sale et grossière, ayant la tournure et le ton très-commun ;

il faisait déjà si obscur, que je ne pus distinguer ses traits.

Que demandez-vous ? lui dis-je.

O mon cher monsieur le Pasteur ! me dit-elle avec un accent moitié Flamand, moitié Saxon, je viens de bien loin ; j'étais établi à Hanau, mon mari y est mort après avoir très-mal fait ses affaires ; il m'a laissé un fils et bien de la misère ; monsieur le Pasteur, je vais à Halberstat, joindre mon frère, et je n'ai rien du tout.

Je compris que c'était une mendiante, et je mis la main à la poche.

De Hanau à Halberstat ? lui dis-je ; mais vous n'êtes pas dans la bonne route.

Cela se peut ; je vais à pied, et je ne sais pas trop les chemins ; je me suis arrêtée à l'auberge de la

Cruche en passant dans ce village, j'ai appris que vous y étiez Pasteur, et j'ai pensé de venir vous voir, mon cher monsieur Bemrode ; est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

Non, lui dis-je, non, pas du tout ; vous ai-je déjà vue ? comment vous nommez-vous ?

Mon nom de fille est Goldman.

Ce nom ne me rappela rien ; nous ne nommions Julie que la *belle Julie* ; son nom de famille était presque effacé de ma mémoire. — Goldman ? dis-je en cherchant à rassembler quelques idées vagues.

Oui, Julie Goldman ; vous n'avez pas oublié Julie ?

Je fus extrêmement frappé ; mais le ciel sait comment il se fit que j'oubliai totalement toutes les années

qui s'étaient écoulées depuis notre séparation. — A l'instant où elle se nomma, l'image de la belle Julie s'avançant vers l'alcove où j'étais renfermé, sa lumière à la main, ses cheveux épars, brillante de jeunesse et de fierté, s'offrit à moi ; et sous ce long manteau noir, sous ces cheveux coupés égaux autour de son front ; sous ce grand bonnet épais, je m'attendais à retrouver les traits, et les formes enchanteresses de la belle Julie.

Bon Dieu ! Julie Goldman ! m'écriai-je avec un sentiment de plaisir, et réjoui de penser que j'allais revoir cette charmante figure, que je croyais déjà distinguer dans l'obscurité. En ce moment notre vieille Marie entre avec de la lumière, et les rayons tombèrent sur Julie. J'eus

peine à retenir un cri, mais je reculai d'effroi ! Pas un trait, — pas un seul ne me rappelait ce qu'elle avait été. Cette peau, si blanche et si rose, à présent jaune et fanée, était tendue sur des os saillans ; des yeux enfoncés et ternes, se promenaient sur les objets avec un regard insignifiant ; ce nez aquilin et fin que nous admirions tant, paraissait s'être allongé, et donnait à sa physionomie l'air de la dureté et de l'effronterie ; les perles de sa bouche avaient disparu, ou n'étaient rien moins que des perles ; sa taille était forte et massive, ainsi que sa main nue ; mais ce qui me frappa le plus, fut un gros soulier d'homme, bien crotté que je voyais paraître sous sa jupe courte et ronde ; j'a-

vais encore devant les yeux le joli bout de soulier de satin brodé.

Une telle vue était bien propre à éteindre toute haine dans mon cœur, s'il en était resté ; je ne sentis plus que de la tristesse et de la compassion. Julie Goldman ! répétai-je avec l'accent de la plus tendre pitié.

Eh ! oui, Julie Goldman, reprit-elle en affectant un ton léger, et se glissant cependant dans l'endroit le plus obscur de la chambre ; vous ne vous attendiez pas à la revoir, mon cher Bemrode, et si différente des temps passés ! J'ai beaucoup souffert, dit-elle en reprenant le ton plaintif ; mon mari avait une place à Hanau, il fut destitué, et ruiné ; quelque temps après il est mort de chagrin : n'ayant plus rien pour vivre, j'ai pris le parti d'aller

joindre mon frère ; mais en attendant, je manque de tout absolument.—Et son équipage attestait sa misère.

Je gardais le silence ; sans doute il était cruel à moi de ne lui rien dire ; mais il m'était impossible de parler : mon cœur était oppressé, et ma langue liée, je n'osais pas même la regarder. Absorbé dans mes souvenirs, dans mille sentimens confus et pénibles, je ne répondais rien.

Ne ferez-vous donc pas quelque chose pour votre ancienne amie, mon cher Bemrode ? me dit-elle en reprenant son ton hardi et léger.

Dans ce moment-là, j'étais en pensée, derrière le rideau de son alcove, je repoussai avec effort l'impression que me fit le mot d'*amie*

et le ton dont il était prononcé ; mais je levai les yeux sur elle, et je lui dis de se reposer chez nous pendant quelques jours ; que ma femme allait rentrer.

Non ! non ! non ! s'écria-t-elle avec effroi et vivacité, non ! c'est impossible.

Son refus exprimé de cette manière, me toucha de nouveau. Eh ! pourquoi non, lui dis-je ?

Non ! non ! je ne puis me montrer vêtue ainsi ; donnez-moi vîte quelque secours, c'est tout ce que je vous demande.

Je lui donnai . . . . . tout ce que j'avais d'argent dans ce moment-là, elle le prit avec avidité, et se hâta de sortir, parce qu'elle entendait quelqu'un monter l'escalier ; c'était ma femme, elle savait jusque

dans ses moindres détails mon histoire avec la belle Julie ; je lui dis que c'était Julie elle-même qu'elle venait de rencontrer ; et j'exprimai avec toute la sensibilité qui remplissait mon cœur, combien j'étais touché de sa triste situation. Dans ce moment-là, j'étais si disposé à la plus tendre pitié, que j'aurais donné tout ce que je possédais au monde, à quelque malheureux qui se fût présenté, il me semblait que ma femme devait éprouver la même chose ; je fus donc bien surpris quand elle me répondit d'un ton très-froid :

C'est la punition de sa méchanceté et de sa vile coquetterie.—Elle n'a que ce qu'elle mérite, et ne m'intéresse pas du tout.

Je fus confondu, et je ne recon-

nus pas moi Auguste ; calme, il est vrai, peu susceptible d'exaltation, mais bonne et compatissante. J'éprouvai comme un sentiment d'indignation.—J'avais tort ; j'oubliais qu'elle était femme, et qu'elle était ma femme ; elle ne connaissait de Julie que ses perfidies et l'amour qu'elle m'avait inspiré ; elle ne l'avait vue ni dans son brillant, ni dans sa misère, il était très-naturel qu'elle la jugeât plus froidement que moi ; peut-être aussi que l'excès de mon émotion..... Auguste était sans doute la meilleure des femmes, mais enfin elle était femme. — Moi je ne vis dans ce qu'elle m'avait dit que de la dureté, et dans l'instant où je la blâmais, je devins moi-même dur envers elle.

Auguste, lui dis-je, ton cœur est comme un caillou. — Elle me

regarda avec étonnement, et sortit en me disant que le souper était servi.

Je descendis après quelques momens que j'employai à me calmer; mais j'étais toujours irrité contre ma femme. — Je la trouvai devant ses armoires ouvertes, occupée à faire un gros paquet de linge et d'autres nippes.

Je pense, me dit-elle en me voyant entrer, que c'est ce vêtement dont cette pauvre femme a le plus besoin, nous allons lui envoyer ceci. Je m'approchai et je serrai la main d'Auguste, en regardant ce qu'elle donnait à Julie; c'était très-bon, très-solide, mais simple et grossier; j'avais encore si bien la *belle Julie* présente à l'esprit, que j'aurais voulu quelque chose de plus brillant et de plus élégant. — Je n'osai pas le

dire, d'autant plus que ma femme elle-même était toujours vêtue très-simplement ; cependant il y avait un article qui me tenait tellement à cœur, que je ne pus m'empêcher de lui en dire un mot.

Rien ne m'avait plus frappé dans la figure et l'état actuel de Julie, que ce gros soulier d'homme ; il était là continuellement devant mes yeux, à côté du mignon petit soulier de satin brodé. Chère Auguste, lui dis-je, je t'en prie, mets dans ce paquet une paire de tes plus jolis souliers ; si tu savais ceux qu'elle avait, et ceux qu'elle a : il est impossible qu'elle puisse marcher sans se faire beaucoup de mal.

Mes enfans regardaient avec curiosité. Bon Dieu ! quel changement de situation ! leur dis-je après leur

avoir fait, en abrégé, l'histoire de cette malheureuse femme ; moi qui l'ai vue si belle ! si brillante ! toujours entourée d'adorateurs, comme une Reine au milieu de sa cour ; et à présent, obligée de parcourir l'Allemagne avec de gros souliers d'homme. Je disais cela d'un ton si pénétré, que ma femme elle-même en fut émue, je vis des larmes dans ses yeux. Elle r'ouvrit le paquet, y ajouta deux bonnes chemises et tout l'argent qu'elle avait sur elle, dans un papier. Mais quelque éloquence que je pusse mettre dans la comparaison du petit soulier de satin d'autrefois, et du gros soulier de cuir du moment, je ne pus obtenir d'elle de joindre au paquet des souliers d'étoffe, elle m'assura qu'on marchait beaucoup mieux avec des souliers d'homme.

La servante porta le paquet à l'auberge ; Julie le reçut sans rien dire, sans nous faire remercier ; et le lendemain matin je reçus un billet d'elle, dont je fus confus ; il était barbouillé sur du papier sale, mal écrit ; au lieu de témoigner de la reconnaissance de notre envoi, elle demandait davantage, et finissait par me menacer d'apprendre à ma femme la nature de mes relations avec elle. . . . .

De ce moment, ma pitié s'évanouit, la colère et le mépris lui succédèrent ; je ne vis plus en elle qu'une mendiante impudente et méprisable, et je lui fis dire, par son messager, qu'elle eût à quitter incessamment le village ; elle partit, et je fus quelque temps sans entendre parler d'elle.

Environ un mois après sa visite, je fus très surpris de la voir à l'église en assez bon équipage, et dans le banc du château. — J'appris qu'elle était placée comme gouvernante chez l'Intendant. Je fus réjoui de lui savoir un asile honnête. — Et je vais dire en peu de mots son histoire.

Après avoir joué tant d'hommes, elle en avait rencontré un plus fin qu'elle, qui la joua à son tour, et prit sur elle cet empire qu'elle exerçait depuis si long-temps sur les autres. — C'était un libertin, sans mœurs, sans principes; il piqua sa vanité, il émut ses sens, et troubla même son cœur pour la première fois; il vint à bout de la faire tomber dans ses propres pièges, et de la séduire; et il publia son triomphe

de manière à ce que personne ne pût en douter. Dès ce moment, Julie perdit cette magie qui la faisait régner sur tous ses adorateurs comme une divinité. Les plus respectueux se permirent de la traiter avec légèreté ; ceux qui pensaient à l'épouser se retirèrent ; et sa cour diminua tous les jours. Accoutumée à la société des hommes, et ne pouvant s'en passer, elle crut les retenir par ses complaisances, et tomba ainsi par degrés au dernier période de l'avilissement. Il fallut bien alors renoncer à l'espoir d'un établissement brillant ; mais elle espérait encore trouver un mari. Ce fut en vain qu'elle épuisa tout son art, tous ses anciens moyens de plaire ; le prestige était détruit. Le chagrin, le dépit, son genre de vie

détruisirent et sa fraîcheur, et ses charmes, et son espoir; la jeunesse, les attraits, le bonheur, les projets ambitieux de cette fille s'en allèrent en fumée, ainsi que la fortune de son père, qui s'anéantissait dans ses creusets. A sa mort, Julie se trouva pauvre, flétrie, méprisée . . . Elle disparut, fut absente plusieurs années sans qu'on sût ce qu'elle était devenue. — Elle reparut tout à coup dans l'état le plus misérable, se faisant appeler madame l'Intendante, et menant avec elle un fils de douze ans, assez beau, mais un méchant petit drôle qui éclatait de rire toutes les fois qu'on lui parlait de son père l'Intendant; on n'a jamais pu savoir la vérité sur l'histoire de ce mariage.—Elle n'alla point joindre son frère, et se plaça, comme je

l'ai dit, dans la maison Schink, où nous la laisserons en paix.

Elle ne mérite pas notre pitié, dis-je à ma femme en lui montrant le billet.

Non, me dit-elle, mais bien nos secours, et j'aurais lu hier ce billet, que je ne lui aurais rien envoyé de moins. Qu'est-ce que c'était, mon cher ami, que tu faisais lire hier matin à Charles, et que tu lui fis répéter trois fois? C'était un auteur payen; mais ce qu'il disait était si beau, qu'on aurait pu le mettre dans la Bible.

La même chose est aussi dans la Bible, chère Auguste; mais ce que notre fils Charles lisait hier, c'était dans les Topiques d'Aristote.

" Il vaut mieux souffrir de l'in-

" justice

" justice, que d'être injuste soi-
" même."

Ne pourrait-on pas dire aussi, mon ami : " Il vaut mieux être " malheureux soi-même, que de " ne pas secourir le malheur ?"

Oui, sûrement, Auguste ; et, le ciel soit béni, nous osons dire cela sans rougir.

Nous osons le dire aujourd'hui, répondit-elle en souriant, car hier j'ai mis dans ce paquet tout ce que je possédais à l'exception de nos pièces rares. C'était une douzaine environ de médailles d'or, ou de ducats très-anciens que j'avais hérités de mon beau-père, que nous gardions en réserve pour un moment pressant et malheureux, et où l'on ne touchait jamais.

Bonne, excellente femme ! lui

dis-je, tu verras que nous n'en serons pas plus mal aujourd'hui et demain, à moins cependant qu'il ne nous survienne quelque visite ; car moi aussi j'ai donné tout ce que j'avais, à l'exception de notre petit trésor.

L'argent que j'ai donné à Julie, dit ma femme, était destiné pour un chapeau à notre Elisabeth, s'il ne s'était pas présenté une meilleure occasion de l'employer.

Un chapeau ! Oh ! ceci valait beaucoup mieux, même malgré ce billet ; la bonne Lisa le trouverait aussi, j'en suis bien sûr : et ce billet même ne prouve-t-il pas combien cette femme est à plaindre ?

Auguste me serra la main, et nous fûmes joindre nos six enfans ; Charles, mon fils aîné lisait dans

Plutarque, que quelqu'un demandait à Diogène comment il fallait se venger de ses ennemis?

" En devenant plus vertueux, ré-" pondit-il, en leur faisant du bien..." Lis cela encore une fois, lui dis-je. Il le relut, et je regardai ma femme avec satisfaction.

Les philosophes ont beau dire; lorsqu'une maison est meublée du haut jusqu'en bas; lorsqu'on a un sopha, des fauteuils, une glace à son trumeau, la pauvreté est beaucoup plus difficile à supporter, que dans un taudis où tout nous la rappelle. Quand je n'ai pas un sol dans ma poche, ni dans mon bureau, j'éprouve toujours une honte extrême de conduire quelqu'un dans notre petit salon de compagnie, que ma femme a rangé très-élégamment de-

puis l'héritage de son père. Pour être pauvre sans que l'orgueil en souffre, il faut avoir la livrée de la misère, un habit en guenilles, et tout ce qui l'annonce, sans être obligé de le dire ; ou bien ..... ou bien, comme nous l'avions alors, le souvenir d'une bonne action.

J'aurais pu, dans ce moment, recevoir sans honte un étranger devant mon buffet de service, où j'avais peut-être pour cinquante écus de vaisselle, et lui dire que je n'avais pas un sol.

LE MENDIANT.

Il y avait une heure environ que j'avais eu cette conversation avec ma femme, et que je l'avais écrite pour ne pas l'oublier, avec les réflexions qu'elle m'avait suggérées sur la pauvreté, lorsque je vis entrer dans la cour un homme avec une bonne redingotte. J'étais dans la salle basse avec toute ma famille, et j'allais sortir pour lui demander ce qu'il voulait, lorsqu'il entra dans la chambre. — Dès les premiers mots qu'il prononça, je compris que c'était un mendiant. Il m'en coûtait horriblement de lui dire que je n'avais pas le sol; mais un regard de

ma femme me rendit le courage, d'autant plus que cet homme avait en apparence l'air d'être plus riche que moi : sa redingotte était très-bonne, meilleure que mon habit. Il s'avança, et après avoir jeté un regard sur toute ma famille, il me présenta sa requête, et me demanda un peu d'argent. Je regardai son bon vêtement, il me rendit dur comme un caillou. Monsieur, lui dis-je, il me semble qu'avec cet habit sur le corps, j'aurais honte de demander la charité à quelqu'un que vous ne pouvez pas croire riche ; il m'est impossible, je vous assure, de vous rien offrir ; — et je ne vous donnerai rien du tout.

Mon habit, reprit-il d'un ton fort doux, et sans paraître offensé, c'est précisément cet habit qui doit m'attirer vos égards ; il est difficile,

très-difficile avec un tel habit de dire je suis un mendiant.

J'avais dit et écrit exactement la même chose, il n'y avait qu'une heure ; et déjà je l'avais oublié. Ah ! ma petite fille Lolotte avait bien raison : on est meilleur sur le papier que dans la réalité. Le propos de cet homme tomba sur mon cœur et l'amolit comme une pluie chaude fond la glace de l'hiver. — Je vis aussi le regard de ma compagne s'adoucir et puis s'attendrir. Asseyez-vous, monsieur, lui dit-elle. Je cherchai dans ma tête le moyen de réparer ma dureté ; combien les femmes ont plus de tact et de délicatesse que nous ! ma femme le trouva tout de suite dans une bagatelle, ce fut en lui offrant la meilleure chaise qu'il y eût dans la

chambre. Mais nous n'avions point d'argent, et je ne savais comment y suppléer.

Cet habit, répéta-t-il encore avec émotion, vous prouve, monsieur le Pasteur, combien je suis à plaindre. Helas ! j'ai vu des jours plus heureux ; mais la pauvreté ! — oh ! comme elle est cruelle, lorsqu'elle oblige d'avoir recours à la pitié ! Croyez-moi, monsieur le Pasteur, c'est le plus dur des sacrifices que de s'exposer ainsi au mépris ; car jusqu'aux enfans se croient en droit de regarder le pauvre avec mépris.

Mina, ma seconde fille, et nos plus jeunes enfans, qui le fixaient avec une curiosité enfantine, détournèrent leurs regards en rougissant de confusion.

Elisabeth au contraire, ma bonne et sensible fille aînée, qui était allé

cacher dans un coin quelques larmes que ma première réponse dure avait excitées, — Elisabeth se rapprocha et le regarda avec l'air du plus tendre intérêt, comme pour lui montrer, au lieu de ce mépris dont il parlait, les douces larmes de la compassion. Ma dureté, lui dis-je d'une voix étouffée par la honte, mon apparente dureté n'était pas dans mon cœur ; c'était, je vous assure, une triste nécessité qui m'oblige à vous refuser même un faible secours ; nous n'avons pas un sol d'argent dans la maison.

Ma femme ajouta : le peu que nous avions, nous l'avons donné hier à une femme bien malheureuse.

L'émotion de l'étranger était visible ; il se leva, se promena, s'essyua les yeux, puis il nous dit en nous saluant pour se retirer : je vous

demande mille pardons de vous avoir donné aujourd'hui le sentiment pénible de refuser à un autre malheureux.

Ma femme, presqu'aussi touchée qu'Elisabeth, le conjura de rester à déjeûner avec nous ; après quelques instances, il y consentit : aussitôt tous mes enfans sortirent à-la-fois, et rentrèrent en apportant chacun quelque chose pour le déjeûner, qui, de cette manière, se trouva prêt de suite.

Oh ! s'écriant l'étranger en voyant l'activité avec laquelle chacun d'eux cherchait à le servir, de quels anges du ciel suis-je entouré ! Puis se remettant, il nous dit : je n'ai pas le temps de rester davantage, mais je pars le cœur pénétré de votre réception, de votre bonté ; jamais je n'oublierai cette famille d'anges, dit-il, en regardant mes enfans.

Alors ma femme le conjura d'attendre encore un moment; et me jetant un regard signicatif, elle courut au tiroir qui renfermait notre petit trésor de pièces rares, et l'ouvrit. Les enfans poussèrent des cris de joie, en se frappant les mains, car ils savaient aussi bien que nous ce qu'il y avait dedans, et devinèrent bien vîte l'intention de leur mère. Oh ! oui, oui, maman, disaient-ils tous à-la-fois. Elle sortit un ancien ducat, et le présenta à l'étranger avec cette grâce irrésistible qu'elle savait mettre à tout. Il hésita. — Oh ! prenez-le, monsieur ! criaient les enfans tous à-la-fois en joignant leurs petites mains. La timide Elisabeth s'approcha, prit sa main, et lui dit avec son beau regard et son ton de voix si touchant : ne nous refusez pas, je vous en

prie ! ne nous laissez pas croire que vous êtes fâché contre nous ; bon étranger ! ne nous humiliez pas ! ne nous refusez pas !

Il céda, prit le ducat, et s'en alla en silence : mais ce silence expressif valait tout ce qu'il aurait pu nous dire.

Celui-là ne nous trompe pas, dit ma femme en le suivant des yeux, n'eussé-je possédé que ce ducat, je l'aurais partagé avec lui. — Ses six enfans et moi, nous vînmes l'embrasser. Notre cœur était si content ! si soulagé ! Elisabeth paraissait plongée dans ses réflexions ; tout-à-coup elle éleva les bras et les yeux au ciel, en disant avec une expression vraiment céleste : Oh ! combien Dieu doit être heureux !

Fin du premier Volume.

TABLE

De Matières contenues dans cet Ouvrage.

Tome I.

	Page
Introduction	1
La fenêtre et le signal . . .	39
Le jeune prédicateur . . .	47
La veuve	64
La cure de village	93
Le mariage	117
Ma femme	61
Apologie de mon livre . .	178
Le parvenu	189
La coquette	208
La visite	247
Le mendiant	

Tome II.

	Page
Ma famille	1
Le libraire	33
La lecture	50
Conseil et invitation	74
Les préparatifs	84
La ville	105
Les suites	132
La planche de pois et les conjectures	166
L'aveu	188
Les espérances	225
Regret et douleur	235
La découverte	256

Tome III.

	Page
Guerre	1
Le rival généreux	29
La lecture	51
Le secret	122
L'ouverture au volet	151
Douleur et courage	160
La soirée de St. Silvestre	184
Le premier jour de l'an	191
Amour et jeunesse	215
Examen et noce	242
L'Etranger	265

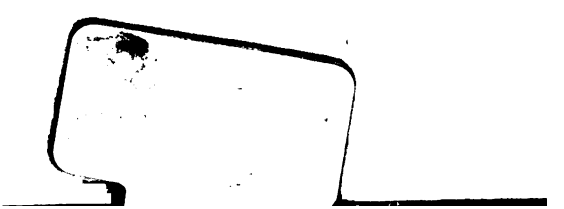
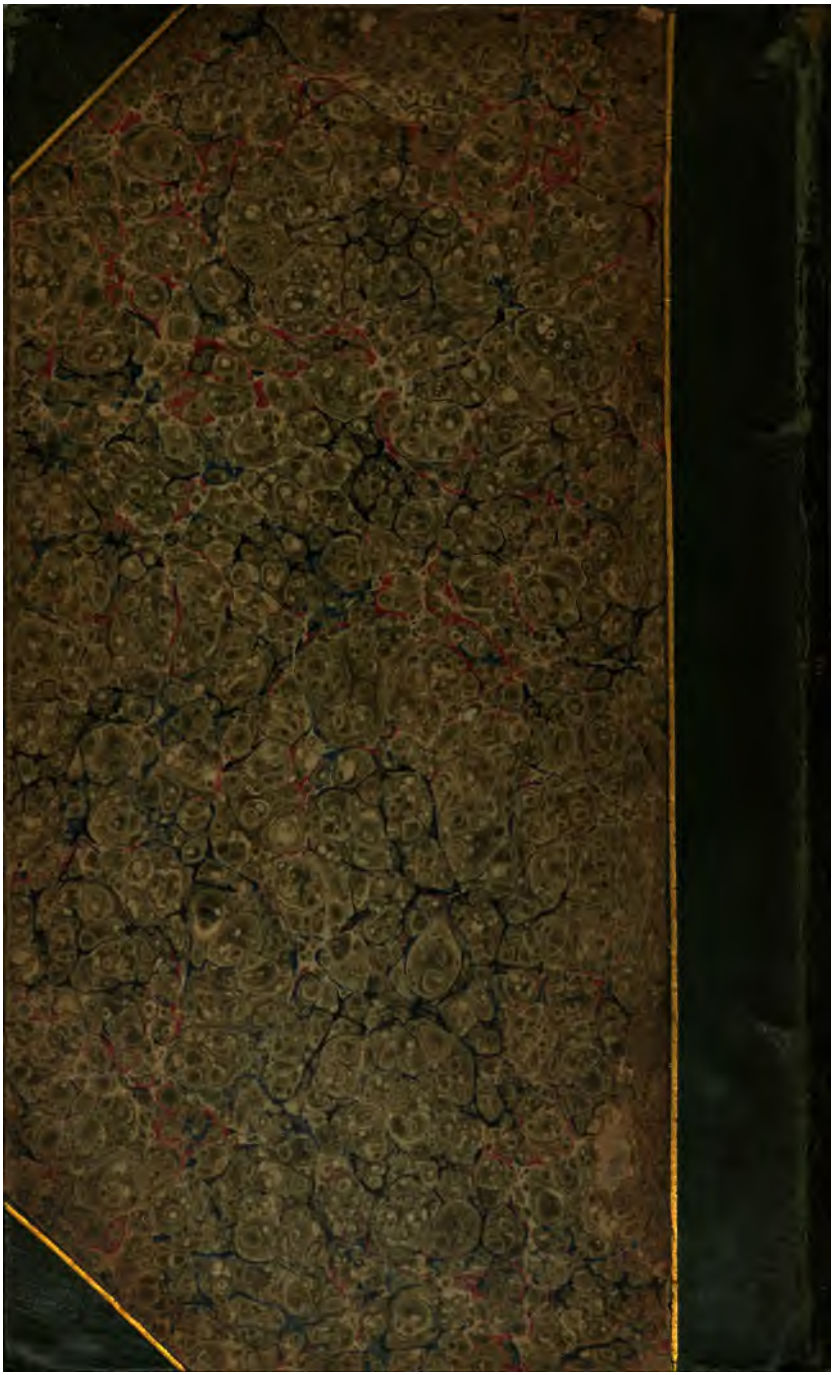
Tome IV.

	Page
Le collier de perles . . .	1
La séparation	35
Le désespoir	78
L'attente	103
Elisabeth et Mina	117
Mon fils	145
Un malheur	158
Les adieux	197
Joie paternelle	218

Tome V.

	Page
L'oncle	1
Mina	47
Ire. Lettre	73
IIe. Lettre	87
IIIe. Lettre	91
IVe. Lettre	99
Ve. Lettre	109
VIe. Lettre	115
VIIe. Lettre	120
VIIIe. Lettre	136
IXe. Lettre	143
Xe. Lettre	143
XIe. Lettre	155
Un vrai malheur	161
Souvenir et regret	183
L'apparition	190
La surprise	214
Seconde noce	230

Page
Nouvelles 240
Troisième noce 250
La réconciliation 260
Dévouement filial 286
Le siècle. . . . . 31[illegible]
Les quatrièmes noces et la conclusion du livre . . . . 33[illegible]

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis, No. 75,
Great Queen-Street, Lincoln's-Inn Fields, à Londres.